

Printemps

CAROLE THIBAUT



- Lansman Editeur -

- Collection "THÉÂTRE À VIF" -

- 231 -

L'autrice, Carole Thibaut

Née au coeur de la sidérurgie lorraine, elle débute sa carrière de comédienne à 18 ans tout en menant en parallèle des études de lettres et de philosophie, puis de théâtre à l'ENSATT (Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre). En 1994, elle fonde la Compagnie Sambre, avec laquelle elle développe depuis, en Ile-de-France, un travail de création et de recherche théâtrales en lien étroit avec les populations.

Artiste engagée, comédienne et metteuse en scène, directrice artistique de la Compagnie Sambre, elle participe à l'aventure artistique de différents lieux et festivals, comme Confluences, lieu d'arts et d'engagements (Paris 20^e), ou le Théâtre du Nord-CDN de Lille sous la direction de Christophe Rauck. Autrice, elle est accueillie régulièrement à La Chartreuse, Centre National des Ecritures du Spectacle (Villeneuve-lez-Avignon), et a reçu de nombreux prix et bourses d'écriture (Guérande, Journées de Lyon, SACD, Beaumarchais, CNT...).

Son théâtre :

- *Printemps*. Lansman, 2014
- *Liaison/s contemporaine/s* (2014)
- *Space girl* (2013)
- *L'enfant*. Lansman, 2012
- *Kad la folle (je serai toujours là n'ayez crainte)* in *Guerres et Paix*. L'Avant-scène théâtre, 2012
- *Fantaisies*. Lansman, 2010, puis 2011, puis 2012
- *Les petites empêchées. Histoires de princesses*. A paraître chez Lansman
- *Moscou rouge*. Triartis, 2011
- *Debout !* (2010)
- *Avec le couteau le pain*. Lansman, 2010
- *Histoires de résonances* (2009)
- *Été*. Lansman, 2008
- *Faut-il laisser les vieux pères manger seuls aux comptoirs des bars*. Lansman, 2008
- *L'île* (2007)
- *Immortelle exception* (2006)
- *Hop* (2006)
- *Tolérance zéro*, in *La plus grande pièce du monde*. Les Amandiers, 2003

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays. © Lansman (Editeur) et l'autrice.

Printemps

Carole Thibaut

- Lansman Editeur -

Printemps a été écrit pour les douze comédien/ne/s de la promotion Vaclav Havel de l'ENSATT (Ecole Nationale des Arts et Techniques du Théâtre).

La pièce a été créée le 17 février 2014 à l'ENSATT à Lyon dans une mise en scène de Carole Thibaut. Avec Pauline Coffre, Thomas Guené, Maxime Pambet, Manon Payelleville, Ewen Crovella, Solenn Louër, Noémie Rimbart, Charlotte Fermand, Clémence Longy, Daniel Léocadie, Jérôme Cochet, Théophile Sclavis.

Assistanat à la mise en scène : Adrien Dupuis-Hepner.
Scénographie : Sevil Gregory et Fanny Julien-Levantidis. Son : Margaux Robin. Lumière : Félix Bataillou et Arthur Gueydan.
Costumes : Camille Jeanne-dit-Levasseur et Marie-Lou Meens.
Dramaturge : Romain Nicolas. Directrice technique adjointe : Agathe Tréhen. Régie lumière : Victor Mandin et Quentin Rumeaux. Régie son : Emma Duprat-Guyet et Jérémy Oury.
Régie Plateau : Juliette Romens et Bruce Verdy. Accessoiristes : Pauline Doublier, Caroline Frchet et Marion Savary.
Habilleur(se)s : Manon Allegatière, Paul Andriamanana, Léa Magnien, Majan Pochard, Gaïssiry Sall, Clément Vachelard.
Construction : Marlène Berkane, Pauline Doublier, Caroline Frchet, Laure Montagné, Adrienne Romeuf, Fantin Saimond et Marion Savary. Technicien(ne)s HF : Sarah Bradley, Nicolas Hadot, Clément Hubert, Estelle Lambert, Caroline Mas, Simon Parsot. Coupe et réalisation costumes : Claire Boeswillwald, Sophie Grosjean, Marion Keravel, Marie Le Leydour, Emeline Porcu, Maelig Souchet, Laëtitia Tricoire, Lisbeth Tron Siaud, Brice Wilsius, Alexandra Berthet et Oriane Fauvel. Stagiaires : Charlène Roussel, Joséphine Guiballeau et Mélissa Fadel.

Et l'équipe technique permanente de l'ENSATT : Yves Favier, Julia Peyron, Eric Farion, Didier Thollon, Philippe Goutagny, Claude Chaussignand, Nadine Hadzihalilovic, Pascal Boyadjian.

A Camille L.
dont la présence-absence
emplit à jamais cette pièce

Les personnages :

- Sam (Samantha)
- Valentin
- Vincent
- Marie
- Julien
- Laura
- Lucie
- Mél (Mélody)
- Clarisse
- Tristan
- Romain
- Alexis

1. Nuit

On distingue - à peine - deux corps nus allongés dans la pénombre.

SAM :

Qu'est-ce que tu fais ?

VALENTIN :

Je vais y aller

SAM :

Tu peux rester si tu veux

VALENTIN :

Je préfère y aller

SAM :

Comme tu veux

Tu veux que j'allume ?

(Elle allume)

VALENTIN :

Non éteins

Eteins s'il te plaît

(Elle éteint)

SAM :

Comme tu veux

VALENTIN :

Il vaut mieux que j'y aille

SAM :

Comme tu veux

VALENTIN :

Je préfère

Excuse-moi

SAM :

Pas de problème

VALENTIN :

Je n'ai pas l'habitude de

SAM :

Ne t'inquiète pas

VALENTIN :

Désolé

SAM :

Pas de quoi

On est adultes non

VALENTIN :

Oui

Bien sûr

Salut

SAM :

Salut

(Rai de lumière d'une porte qui s'ouvre)

Rentre bien

VALENTIN :

Bonne nuit

(La porte se referme. Noir)

*

Un couple enlacé marchant.

VALENTIN *(au public / au micro) :*

En sortant, je les ai aperçus qui se promenaient. Ils marchaient enlacés. C'était rare de les voir dehors à cette heure-là. Après le repas, Vincent avait dit Viens on va se promener. Et Marie s'était un peu étonnée : ils travaillaient tous les deux le lendemain matin assez tôt. Mais comme Vincent insistait, elle avait accepté. Ils avaient marché côte à côte en silence et puis, arrivés au petit muret qui surplombe le canal, Vincent s'était arrêté et avait mis un genou à terre, comme dans les films, et puis il avait tendu la petite boîte à Marie et fait sa demande. Marie avait un peu ri au début, mais il avait pris un air si solennel qu'elle s'était vite arrêtée, avait ouvert la petite boîte et découvert la bague. Il y avait eu un court silence, un petit temps suspendu, et puis elle

avait répondu Oui, bien sûr, oui. Une chose évidente, écrite d'avance. Et Vincent l'avait serrée dans ses bras en criant Youhou et en la faisant tourner. Marie avait senti une drôle de petite fatigue remonter le long de ses jambes et envahir son ventre.

C'est le bonheur. C'est ça le bonheur. Je suis heureuse. Avait-elle pensé.

Voix de MARIE :

Je suis heureuse. C'est ça le bonheur.

VINCENT (*qui quitte Marie pour parler au public / au micro*) :

Je suis heureux. Marie c'est la femme de ma vie. Depuis toujours. Et pour toujours. La première, la dernière. Voilà. C'est aussi simple que ça. On va se marier. Je vais terminer la maison. Notre maison. Une maison que j'aurai construite de mes mains. On aura des enfants. Au moins deux. Et on sera heureux. Voilà. Parce que je l'aime. Et qu'elle m'aime. Et que c'est ça le bonheur. Et ça existe. Et qu'on arrête de nous faire croire que c'est compliqué. Alors que ça peut être aussi simple et beau. Voilà.

Voix de MARIE :

Voilà. C'est ça le bonheur.

(Noir)

*

Rai de lumière d'une porte qui s'ouvre. Sam s'est assoupie.

JULIEN :

Excuse-moi

Je pensais que tu n'étais pas là

SAM :

Je ne dormais pas

J'ai fermé et je suis rentrée directement

JULIEN :

Tu es malade ?

SAM :
Fatiguée

JULIEN :
Je préfère que tu n'amènes pas de mecs ici

SAM :
Je n'ai amené personne

JULIEN :
Je n'aime pas que des mecs fouillent dans mes affaires

SAM :
Personne n'a fouillé dans rien
Ne t'inquiète pas

JULIEN :
Je préfère pas

...
C'était qui ?

...
Je le connais ?

...
Si je le connais c'est pire

SAM :
C'est personne
Et puis il est entré dans le noir On est restés dans le noir
Et il est reparti dans le noir
Il n'a rien vu
Tu as peur de quoi ?

JULIEN :
C'est chez moi C'est comme ça et c'est tout

SAM :
OK

JULIEN :
Où tu vas ?

SAM :
C'est chez toi C'est tout Tu as raison

JULIEN :
Tu veux une bière ?

SAM :
Pas soif
Bonne nuit

JULIEN :
Tu as ta clef ?

(Sam sort)

SAM *(au public / au micro) :*

Je suis libre. Je peux faire ce que je veux. Je peux prendre mes affaires et foutre le camp loin d'ici. Aller visiter d'autres pays. Courir le monde. Pas besoin de beaucoup d'argent. Pas besoin d'argent du tout. Tu fais du stop. Tu traces la route. Tu t'arrêtes quelque temps pour bosser et puis tu repars un peu plus loin. Tu rencontres des tas de gens passionnants ou non. Dans le lot il doit bien y avoir des gens passionnants. Tu avances. Tu mûris. Tu deviens sage. Et puis un jour tu reviens, pleine de sagesse et tu es devenue quelqu'un d'autre, quelqu'un de très riche intérieurement. Pas comme tous ces vieux cons rancis, enfermés dans leurs petites vies de merde. Même que tes anciens amis ont du mal à te reconnaître. Ouah c'est toi, c'est bien toi, Sam, ouah. Oui c'est moi. Et tu ne racontes pas grand-chose parce que ce serait impossible de raconter tout ce que tu as traversé. Tu te contentes de sourire un peu quand certains balancent des conneries. Tu ne t'énerves plus. Non. Tu es au-delà de ça. Tu es pleine de sagesse. Ou alors mieux. Tu pars et tu ne reviens plus jamais. Tu pars pour toujours. Et on dit Sam, vous savez, celle qui est partie et n'est jamais revenue. Et des gamins de ton âge d'aujourd'hui rêvent de ta vie, tu deviens comme un modèle pour eux. Et un jour une fille débarque dans le bled. C'est une très jeune et très belle métisse et tout le monde la regarde bizarrement du coin de l'oeil et on se demande qui elle est. Et elle, fière, sans regarder personne, traverse tout le bled tête haute et va sonner chez mes parents, très très vieux, et elle dit Salut je suis la fille de Sam, votre petite-fille. Et mes parents fondent en larmes et la serrent dans leurs bras. Ils appellent mes soeurs. Et mes soeurs pleurent aussi. Et elle leur raconte

que sa mère, moi donc, est devenue moine au Tibet, seule femme parmi les moines, à cause de son immense sagesse. Et tout le monde pleure et se réjouit en même temps. Et c'est cool.

C'est ça la liberté. Tu peux faire ce que tu veux de ta vie. Tu peux choisir de faire ce que tu veux.

(Chanson de Janis Joplin. Très fort. Une fille, portant un énorme sac à dos, marche dans les phares d'une voiture qui s'éloigne, et se perd dans les rues du village. De l'obscurité surgit, en prière, Laura, dans une église. Valentin apparaît à quelques mètres derrière elle et s'assoit en la regardant. Laura se retourne et lui sourit. Puis reprend sa prière. Fin de la musique. Laura se relève)

LAURA :

J'adore venir ici la nuit Ça respire la paix
C'est beau

VALENTIN :

Oui Très beau

LAURA :

Certaines personnes disent que les très vieilles églises
bâties il y a très longtemps l'ont été sur des sites chargés
de forces telluriques
de magnétisme
des sites que connaissaient les anciens
On y ressent une puissance magique
Tu ne trouves pas ?

VALENTIN :

Si

LAURA :

Moi quand j'entre ici j'ai le coeur qui bat plus fort
Comme si j'étais saisie par quelque chose qui me
dépasse
qui s'empare de moi tout entière
me soulève
Comme si quelque chose de plus grand que moi s'ouvrait
en moi

Alors je me sens capable d'embrasser le monde
Et ça me donne envie de pleurer de joie
Tu comprends ce que je veux dire ?

VALENTIN :

Oui Je comprends

LAURA :

Je sais que tu comprends
Il n'y a qu'avec toi que je peux parler de tout ça
Toi je sais que tu comprends

VALENTIN :

Tu peux parler de tout avec moi

LAURA :

Et toi aussi tu peux me parler de tout

VALENTIN :

Je sais

LAURA :

On est comme deux frères
Mieux que ça même
Je me sens si bien avec toi

VALENTIN :

Moi aussi

LAURA :

Tu es l'ami le plus proche
le plus précieux que j'ai

VALENTIN :

Oui Toi aussi

(Silence)

LAURA :

C'est mon jour de fermeture de l'église
J'en ai profité pour m'attarder un peu
Tu es tout pâle
Tu ne te sens pas bien ?
Tu as mangé ?

VALENTIN :

Non

Juste passé boire un verre au café

LAURA :

Tu as vu des gens ?

VALENTIN :

Sam

Julien n'était pas là

LAURA :

Tu es resté tout ce temps au café ?

VALENTIN :

Non

Après je me suis promené

J'ai vu ma soeur et Vincent qui marchaient

LAURA :

Ça fait un moment que je ne les ai pas vus

Ils ont leur petite vie à deux maintenant

VALENTIN :

Ça fait bizarre

LAURA :

Pourquoi ?

Non

Ils ont l'âge de s'installer

C'est dans l'ordre des choses

VALENTIN :

Tu n'y penses jamais toi ?

LAURA :

Moi je suis trop jeune encore

J'ai le temps

J'attends de rencontrer la bonne personne

Toi tu pourrais Tu es plus âgé

VALENTIN :

Pas beaucoup plus

LAURA :

Deux ans Ça compte

Tu n'y penses jamais ?

VALENTIN :

Si
Parfois si

LAURA :

Tu as rencontré quelqu'un ?

VALENTIN :

Non
Pas vraiment
On ne peut pas dire ça comme ça

LAURA :

Je la connais ?

VALENTIN :

C'est compliqué

LAURA :

Tu me la présenteras
Tu promets
Je veux être la première à la rencontrer

VALENTIN :

C'est compliqué

LAURA :

Promets-moi

VALENTIN :

Je te promets
Tu ne veux pas rentrer ?
Il fait froid ici et il est tard
Je te raccompagne
(Tandis qu'ils s'éloignent)

LAURA :

Je n'en reviens pas que tu m'aies caché cela

VALENTIN :

Je ne t'ai pas vraiment caché quelque chose parce qu'il n'y a pas grand-chose à cacher

LAURA :

Quand même je n'en reviens pas

VALENTIN :

Elle n'est même pas vraiment au courant

LAURA :

Non ?

Tu ne lui as rien dit ?

VALENTIN :

Disons que je ne suis pas sûr qu'elle ait vraiment compris

LAURA :

Si quelqu'un me disait une chose pareille Moi je le comprendrais tout de suite

Elle est comment ?

VALENTIN :

Elle est très jolie Très fine

Intelligente aussi

Et douce

Et très gentille

LAURA :

Ça c'est important

On oublie combien c'est important la gentillesse

Je suis si contente pour toi

VALENTIN :

Tu es gentille

LAURA :

Elle aura beaucoup de chance d'être avec quelqu'un comme toi

Tu es quelqu'un de bien

Tellement bien

(...jusqu'à ce qu'ils disparaissent et leurs voix avec...)

(Au même endroit que la première scène. Un rai de lumière vient éclairer le matelas où cette fois est allongé Julien. La silhouette de Sam se dessine à la porte)

SAM :

Désolée

Cette fois c'est moi qui te réveille

JULIEN :

J'ai pris le lit

Je pensais que tu ne rentrerais pas

SAM :

Tu vois

JULIEN :

Je vais aller dormir à côté

SAM :

Non C'est moi qui vais y aller

JULIEN :

C'était mon tour de canapé

SAM :

Laisse tomber Je t'assure

JULIEN :

Comme tu veux

(Le rai de lumière disparaît. Temps. Voix basses)

SAM :

Julien

JULIEN :

Quoi ?

SAM :

Ça t'embête si je dors avec toi ?

JULIEN :

Non

SAM :

C'est juste pour dormir avec quelqu'un

Sans rien d'autre

Juste dormir

JULIEN :

Ça va

J'avais compris

Viens

Viens dans mes bras

Juste dans les bras

(Bruits de draps)

SAM :
Bonne nuit

JULIEN :
Bonne nuit

2. Jour

Le matin. Café. Julien installe sa terrasse. Lucie arrive.

LUCIE :
Salut Julien

JULIEN :
Un café ?

LUCIE :
Serré
Triple
Elle n'est pas là ma soeur ?

JULIEN :
Elle ne travaille pas ce matin
C'est elle qui a fermé hier soir
Tu veux un croissant ?

LUCIE :
Oui
Plus rien à manger chez moi
Pas eu le temps de faire des courses

JULIEN :
On ne t'a pas vue de la semaine

LUCIE :
Je travaille sur mon album

JULIEN :
Tu me montreras ?

LUCIE :
D'accord
Mais pas tout de suite
Là c'est de la merde

(Clarisse arrive. Lucie se lève en la voyant)

Je dois y aller
Je vais être en retard à l'école
J'adore dire ça
Ciao

(Lucie s'en va)

CLARISSE :

Elle me fuit

JULIEN :

Elle ouvre l'école à 8h10
Un café ?

CLARISSE :

Un grand crème
Elles tournent bizarres les jumelles
Ça ne leur réussit pas de vieillir
Elle est toujours chez toi sa soeur ?

JULIEN :

Oui

CLARISSE :

C'est facile de jouer les rebelles puis d'aller squatter chez
les autres

JULIEN :

Elle ne me dérange pas

CLARISSE :

J'ai reçu la réponse de l'Atelier Lyrique
Je suis prise
Je commence en septembre

JULIEN :

Bravo

CLARISSE :

Et toi ?

JULIEN :

Moi ?

CLARISSE :

Tu comptes passer ta vie ici à servir des cafés ?

JULIEN :

Je ne sais pas
Je ne me pose pas la question

CLARISSE :

Il faudrait pourtant
C'est maintenant que ça se décide

JULIEN :

Tant que mes parents ont besoin de moi ici je reste
On verra ensuite

CLARISSE :

Un matin on se réveille et c'est trop tard

JULIEN :

Trop tard de quoi ?

CLARISSE :

Voilà les amoureux

(Marie arrive avec Vincent)

VINCENT :

Salut

JULIEN :

Un café ?

VINCENT :

Pas le temps
C'est moi qui ouvre ce matin Je suis déjà en retard
On a un truc à vous annoncer

Marie vous dira

(Il embrasse Marie)

Ciao ma puce

CLARISSE :

Dire quoi ?

JULIEN :

Un café ?

MARIE :

Je n'ai pas trop le temps

CLARISSE :

La boutique ouvre à 10h

Tu as tout le temps

MARIE :

Il y a une livraison qui est arrivée

CLARISSE :

Tu ne seras pas payée en heures supplémentaires

Prends un café

Je t'invite

MARIE :

Une noisette s'il te plaît

CLARISSE :

Raconte

(Marie lui tend son doigt avec la bague de fiançailles)

Non ?

MARIE :

Si

CLARISSE :

Raconte

MARIE :

Il m'a demandé J'ai accepté Voilà

CLARISSE :

Elle est belle

MARIE :

C'est un vrai

Je ne sais pas pourquoi je dis ça

C'est bête On s'en fiche

CLARISSE :

Non Pourquoi ?

Ta bague de fiançailles

MARIE :

Oui

Je ne sais pas

CLARISSE :

Julien

Notre première bague de fiançailles

C'est pour quand ?

MARIE :

Quoi ?

CLARISSE :

Le mariage

MARIE :

Je ne sais pas trop

On a parlé de l'été prochain

Vincent voudrait que la maison soit finie avant pour
qu'on puisse s'installer dedans

CLARISSE :

C'est génial

MARIE :

Oui

CLARISSE :

Tu n'as pas l'air heureuse

MARIE :

Si

Si bien sûr Je suis très heureuse

Simplement c'était quelque chose d'un peu attendu ces
fiançailles

le mariage

tout ça

Mais ça ne veut pas dire que je ne suis pas heureuse

CLARISSE :

Tu es heureuse ?

MARIE :

Bien sûr

C'est quelqu'un de si attentionné

Et drôle

Et il m'aime

Et moi aussi je l'aime

Je crois qu'on a tout pour être heureux
non ?

Il faut vraiment que j'aille vider ces cartons

(Tristan arrive au volant de sa voiture décapotable)

CLARISSE :

Voilà la cavalerie lourde

TRISTAN :

Mesdames

MARIE :

Salut Tristan

Je partais

CLARISSE :

Et moi aussi

Puisque te voilà

TRISTAN :

Marie

Laisse-moi te payer un verre tout à l'heure

Il faut que je te parle de quelque chose

MARIE :

Je ne peux pas

Je déjeune avec Vincent

TRISTAN :

Vous ne pouvez pas vous décoller

CLARISSE :

Fiche-lui la paix

Elle est fiancée

TRISTAN :

Montre voir

(Marie lui tend sa main avec la bague)

C'est de la petite came ça

(Il saisit la main et happe le doigt dans sa bouche. Marie se dégage et le repousse)

Je t'en ferai des bagues rien que pour toi
autrement plus belles

De ma langue autour de chacun de tes doigts

CLARISSE :

Frimeur
Dégueulasse

TRISTAN :

Jalouse

MARIE :

Il faut que j'y aille

(Marie s'éloigne rapidement)

TRISTAN :

Je t'attends
Elle viendra

CLARISSE :

Dans tes rêves

TRISTAN :

Dans mes rêves elle y est déjà

CLARISSE :

T'es con

TRISTAN :

J'ai du bon marocain
Tu en veux ?

CLARISSE :

Dégage

TRISTAN :

Tu as tort
Ça te détendrait un peu
Ça te ferait le plus grand bien

(Il s'éloigne au volant de sa décapotable. Clarisse à Julien qui regarde Tristan s'éloigner)

CLARISSE :

Tu me notes tout ça. Je te paie ce soir
Faut que j'y aille
J'embauche à 9h aujourd'hui

CLARISSE *(au public / au micro) :*

Je travaille aux ateliers. A temps partiel. Juste de quoi payer mes cours de chant. Mon père a dit C'est toi qui choisis c'est toi qui paies. Je trouve ça normal puisque c'est mon choix. Nos enfants ils savent ce qu'ils veulent qu'elle disait ma mère. Et c'est vrai. Depuis qu'on est tout petits. Papa aurait voulu qu'on reprenne l'exploitation. Mais passer sa vie à ça. Quand on les a vus s'échiner comme ça. Pendant des années. Sans un jour de repos. Sans jamais pouvoir partir. Je préférerais encore travailler aux ateliers toute ma vie. On dit "les ateliers", mais en fait il n'y a plus que celui-ci. Tous les autres ont fermé petit à petit. Celui-ci a été sauvé parce que c'était le dernier et que les ouvrières ont été pleurer à Canal Plus. La presse s'est émue. Les politiques ont suivi. C'était juste avant les élections. Ils ont trouvé un repreneur. Un sous-traitant d'une grande marque de sacs de luxe. On travaille toute la journée pliées sur les machines. Parfois il y a le chrono. Il faut tenir la cadence. Si toutes les connasses qui s'achètent des sacs de luxe savaient par où ils passent leurs sacs de luxe de merde, et qu'un seul de leurs putains de sacs de luxe de merde représente le salaire mensuel des dix ouvrières qui le fabriquent, elles y réfléchiraient à deux fois avant de se pavaner avec cette merde moche accrochée à leur bras. Il y en a ici qui font ça depuis vingt ans, l'atelier, à temps plein, depuis vingt ans. A la fin de la semaine elles ne peuvent plus se redresser. Elles ont les jambes toutes gonflées à force de rester assises. Vingt ans de Smic pour ça. Et après tout ça on vient te parler d'avenir à construire, de monde à bâtir et de la planète à sauver. La seule chose que tu peux essayer de sauver c'est ta gueule, au milieu de toute cette merde. Et foutre le camp de ce trou dès que possible.

(Autour de Clarisse l'espace s'ouvre de nouveau. Apparaît Romain, juché sur la quille en bois d'un squelette de bateau en construction)

Ça avance bien

ROMAIN :

Ça avance

CLARISSE :

Tu as presque terminé la quille

ROMAIN :

Juste le squelette

Tu veux monter ?

(Clarisse se met à grimper. Romain l'aide. Une ascension longue et périlleuse. Une fois au sommet, elle s'assoit à côté de son frère)

CLARISSE :

C'est beau vu d'ici

Tu te rappelles quand on était petits

En haut de la grange

On était les rois

ROMAIN :

On est toujours les rois

CLARISSE :

J'ai dit à Julien que j'étais prise à L'Atelier Lyrique

ROMAIN :

C'est génial

Pourquoi tu n'as rien dit à la maison ?

CLARISSE :

Parce que ce n'est pas vrai

ROMAIN :

Pourquoi tu lui as raconté ça alors ?

CLARISSE :

Il ne naviguera jamais ton bateau

Il n'y a même pas une rivière dans le coin

Rien que le petit canal

juste bon pour des bateaux de papier

ROMAIN :

Tu verras

CLARISSE :

C'est dans ta tête

ROMAIN :

Parce que tes histoires d'opéra ce n'est pas dans ta tête
peut-être

CLARISSE :

Il faudrait que tu redescendes un peu sur terre

ROMAIN :

Il faut que j'avance là

CLARISSE :

Tu ne pourras pas toujours échapper

ROMAIN :

Je n'échappe pas

Je construis

J'ai du travail

Je voudrais avoir terminé l'assemblage avant quatre
heures

Après il faut que j'aide Vincent pour sa charpente

CLARISSE :

Tu dînes à la maison ?

ROMAIN :

Bien sûr

Pourquoi non

Et toi

CLARISSE :

Je t'aime petit frère

ROMAIN :

Ne tombe pas

*(Du haut de la quille renversée, tandis que Clarisse
s'éloigne)*

Clarisse

Dis-lui à Julien

Pour l'Opéra

Que c'est faux

CLARISSE :

Mais c'est vrai

(Fondu. On retrouve Romain perché au même endroit mais maintenant c'est une charpente de toiture. A côté de lui Vincent, qui s'active aussi, plus maladroitement. Et Valentin avec eux)

VINCENT :

Il commence à faire chaud

VALENTIN :

Il ne pleut pas c'est le principal

VINCENT :

Petite pause mousse

ROMAIN :

Faut activer un peu

Sinon on n'aura jamais fini avant ce soir

(Ils poursuivent le travail)

VALENTIN :

Vous vous souvenez de cette fille qui était avec nous en primaire

Vous savez celle très jolie avec des longs cheveux noirs

VINCENT :

Non

VALENTIN :

Si

Même qu'elle disait qu'elle était Blanche-Neige

Comment elle s'appelait déjà

VINCENT :

Ah Blanche-Neige

La fille de l'idiote

VALENTIN :

Dans la classe un jour ils sont venus la chercher

Sa mère a à peine eu le temps de lui préparer une valise

VINCENT :

C'était certainement ce qu'il y avait de mieux à faire

ROMAIN :

Qu'est-ce que tu en sais ?

VALENTIN :

Mélody

Blanche-Neige Elle s'appelait Mélody

VINCENT :

Comme la fille de La petite sirène

VALENTIN :

La fille de La petite sirène ?

VINCENT :

Oui

Rien

Dans le dessin animé de Walt Disney

La petite sirène 2

La suite

VALENTIN :

Comment tu connais ça toi ?

VINCENT :

Tu n'as jamais regardé La petite sirène ?

VALENTIN :

Non

Moi je regardais des trucs comme Dragon Ball Z

VINCENT :

Connais pas

VALENTIN :

Tu ne connais pas Dragon Ball Z ?

ROMAIN :

On travaille ou on cause ?

(Ils se remettent à travailler en silence un temps)

VINCENT :

Bon et alors

Blanche-Neige ?

VALENTIN :

Elle est revenue

Elle a appelé chez Laura hier pour parler aux jumelles

VINCENT :

Blanche-Neige

Ça me fera plaisir de la revoir

J'étais amoureux d'elle quand j'étais petit

VALENTIN :

On était tous un peu amoureux d'elle

Et je te rappelle qu'aujourd'hui tu es fiancé

Avec ma soeur

VINCENT :

Avec la princesse de mon coeur

VALENTIN :

Un vrai prince charmant de Walt Disney

ROMAIN :

Et nous on est les trois petits cochons

Et si on n'avance pas le grand méchant loup viendra souffler ta baraque

VINCENT :

Hue Dia

Construisons mon palais mes braves

VALENTIN :

Dragon Ball Z

Quand même

ROMAIN :

On avance

*(Musique techno très forte. Une fenêtre en hauteur.
Lucie en bas)*

LUCIE :

Mèl

Tu es là ?

Il y a quelqu'un ?

(Mélody apparaît à la fenêtre)

Ça fait un moment que je frappe mais
avec la musique

C'est moi

Lucie

Tu me reconnais ?

MEL :

Lucie
Salut

LUCIE :

Laura m'a dit que tu avais appelé chez mes parents
Mais maintenant j'habite le centre
Un petit studio
Et Sam actuellement est chez Julien
le fils du café
Tu es là pour un moment ?

MEL :

Comme tu vois

LUCIE :

C'est drôle que tu reviennes t'installer ici
Je peux monter ?

MEL :

C'est en désordre et sale

LUCIE :

Tu veux venir dîner chez moi ?

MEL :

Merci mais il faut que je nettoie tout pour le retour de
ma mère

LUCIE :

Ta mère revient ?

MEL :

Je vais la chercher demain à Lyon

LUCIE :

C'est super

MEL :

Oui

LUCIE :

Comment va-t-elle ?

MEL :

Elle va très bien

Et elle ira encore mieux quand elle sera de retour chez elle

LUCIE :

C'est super

MEL :

Oui

LUCIE :

C'est super

(Un temps)

Je vais t'aider

Ça doit être un vrai foutoir là-haut depuis le temps

Et avant je vais nous chercher de quoi manger

Une bouteille de vin ou de la bière

Et je reviens et je t'aide et on dîne

pour fêter ton retour

(Lucie commence à s'éloigner)

MEL :

Lucie

(Un temps)

De la bière je préfère

LUCIE *(va au micro / au public. La scène s'obscurcit autour d'elle) :*

Ça faisait plus de dix ans qu'elle était partie. Un jour ils

étaient venus la chercher, à l'école, dans la classe, devant nous tous. Et on n'avait plus jamais eu de ses nouvelles.

Et ce n'était pas à sa mère qu'on aurait pu en demander.

Ma mère avait été chez elle pour aider un peu et elle racontait le soir à table à quel point c'était sale là-dedans.

Une vraie porcherie. Sa mère mangeait n'importe quoi, ma mère avait même trouvé des restes de nourriture pour chien dans des assiettes. Elle ne se lavait plus. Quand on

la croisait en ville on faisait un détour tellement elle sentait mauvais. Elle s'était mise à insulter tout le monde. Voleurs d'enfants qu'elle criait Voleurs d'enfants.

Et puis elle se mettait à pleurer d'un coup, comme ça. Au milieu d'une rue, elle s'asseyait et elle se mettait à hurler comme un chien et à pleurer. Et les gens n'osaient pas sortir de leurs voitures, ni même klaxonner, ils attendaient. Ça faisait des embouteillages jusque sous le pont. La mairie avait demandé son internement et un jour des hommes en blouse sont venus la chercher. Ils ont dû l'emmenner de force. Elle ne voulait pas partir, elle s'accrochait au chambranle de sa porte, elle hurlait qu'elle devait rester là pour attendre le retour de sa fille. C'était terrible. Ma mère nous avait interdit d'y aller, mais Sam et moi on y avait été quand même, on s'était cachées derrière le muret du jardin et je me souviens qu'on pleurait toutes les deux. Sam avait dit qu'on devait aller prévenir Mél, mais on était trop petites et de toute façon on ne savait même pas où elle était. Et la voilà qui était revenue.

3. Nuit

La scène se rouvre autour de Lucie. On découvre Mél assise par terre sur une nappe devant verres, assiettes, bougies allumées.

MEL :

Dès que ma mère sera revenue on ira chez vous
remercier la tienne
Tu trouves ?

(Lucie revient avec le décapsuleur et se rassoit. Elles ouvrent les bouteilles. Elles trinquent)

A la tienne

LUCIE :

A toi
A ton retour
Et à ta mère

MEL :

A nos mères

LUCIE :

Ma mère

MEL :

C'est quelqu'un de bien

Il ne s'en est pas trouvé beaucoup ici pour aider la
mienne à l'époque

LUCIE :

Elle aide tout le monde

Elle est catho

MEL :

Elle le fait C'est ce qui compte

LUCIE :

Pas par générosité ou quelque chose de ce genre

MEL :

Quel genre ?

Elle le fait

Le reste on s'en fiche

LUCIE :

Je ne suis pas si sûre

MEL :

Je te le dis moi

Il y a deux sortes de gens

Ceux qui se conduisent comme des porcs et ceux qui
font des trucs bien

Et dans ce bled il y a beaucoup de porcs et peu de gens
bien

Ta mère en est

Et toi

LUCIE :

Pas moi

MEL :

Si

La preuve

LUCIE :

Ma mère oui

Ma soeur Laura sans doute

Mais pas moi

(Silence)

MEL :

Tu as un mec ?

LUCIE :

Un quoi ?

MEL :

Un mec

Un amoureux Un amant

Ça te gêne d'en parler ?

LUCIE :

Non

Oui

MEL :

Non oui quoi ?

LUCIE :

Non je n'en ai pas

Et oui ça me gêne un peu d'en parler

MEL :

Une nana alors ?

LUCIE :

Non

MEL :

Je demande

Ne t'énerve pas

LUCIE :

Je ne suis pas homo

MEL :

Tout de suite les grands mots

LUCIE :

Toi si ?

MEL :

J'ai baisé avec des nanas

LUCIE :

Tu es homo ?

MEL :

Passe-moi une autre bière

LUCIE :

Tu es homo

MEL :

J'ai baisé aussi avec des mecs

LUCIE :

Alors tu es bi

MEL :

Tu as le décapsuleur

LUCIE :

Tu ne veux pas en parler ?

MEL :

Je veux bien parler de ce que tu veux
De sexe De baise De nanas De mecs
Simplement je ne comprends pas de quoi toi tu parles
Si je baise avec des filles je suis homo
Si je baise avec des mecs je suis hétéro
Et si je baise avec les deux je suis bi
C'est ça ?

LUCIE :

Oui

MEL :

Tu t'éclates dans la vie
Chacun dans sa petite case

LUCIE :

C'est juste scientifique
Rien de plus

MEL :

Ah bon
Si c'est scientifique

(Elle sort d'une boîte un joint déjà roulé, tend la boîte à Lucie)

Tu en veux ?

LUCIE :

Non merci

(Mél allume son joint)

C'est comment ?

MEL :

Tu n'as jamais goûté ?

LUCIE :

Avec une nana

MEL :

C'est bien

Tu veux essayer ?

LUCIE :

Non

MEL :

Tu ne fumes pas

Tu ne baises pas

Tu t'éclates dans la vie Lucie

LUCIE :

J'ai mes trucs à moi

Le sport par exemple

MEL :

Tu devrais essayer la baise

LUCIE :

Et toi

A part baiser et fumer des pétards ?

MEL :

J'écris

LUCIE :

Tu écris quoi ?

MEL :

Des trucs

Des poèmes Des nouvelles

LUCIE :

Tu fais lire ?

MEL :

Non

Pas encore

Ce n'est pas assez au point

LUCIE :

C'est drôle

MEL :

Qu'est-ce qui est drôle ?

LUCIE :

Moi je fais de la BD

MEL :

Cool

Tu fais lire ?

LUCIE :

Pas assez au point non plus

(Silence. Lucie prend le joint des doigts de Mél et tire dessus)

Je fumais beaucoup avant

Avec Sam

Il est bon

MEL :

C'est comme se retrouver avec quelqu'un que tu
connaîtrais déjà un peu

Ça peut être très doux et très fort à la fois

Ce n'est pas du tout le même rapport qu'avec un mec en
fait

Tu n'as rien à prouver en quelque sorte

Tu devrais essayer

LUCIE :

Ça ne m'intéresse pas

(Silence)

Tu veux que je vienne avec toi à Lyon
chercher ta mère ?

MEL :

Non

Mais je veux bien que tu me prêtés ta voiture

LUCIE :

(sortant les clefs de sa poche et les lui tendant)

Une Twingo rouge

Elle est garée sur le parking devant la poste

MEL :

Merci

LUCIE :

Je vais y aller maintenant

Tu es sûre que tu veux dormir ici toute seule ?

MEL :

C'est chez moi

LUCIE :

Si tu changes d'avis mon studio est à deux rues d'ici

MEL :

Merci

LUCIE :

Salut

MEL :

Lucie

Tu es vraiment quelqu'un de bien

(Lucie s'éloigne. La scène s'obscurcit autour de Mél)

(Dans le noir la voix d'Alexis. La lumière reviendra peu à peu sur son monologue)

ALEXIS *(au micro / au public) :*

Il n'a pas encore été question de moi dans cette histoire. J'ai l'habitude d'être laissé de côté. L'intelligence fait peur et isole. Je n'en tire aucune gloire ni plainte. Ce dont je tire de la fierté c'est du travail, de la façon dont je travaille mon intelligence. Je ne fais pas profession de martyr. Ce n'est pas un don l'intelligence. Ce n'est pas inné, ça se travaille. Comme toute chose. Je crois au mérite. Au travail. Non à cette forme de déterminisme quelque peu misérabiliste qui fait le fond de nos sociétés aujourd'hui et amollit nos générations. L'ère de l'enfant-roi et du déterminisme social. Tu es pauvre, tu le resteras toute ta vie, c'est l'injustice sociale fondamentale, tu as

donc toutes les excuses, et comme c'est de la faute de la société il faut que la société t'aide, qu'elle te fournisse de l'argent, des habits, des soins, un logement, des activités créatives et même un accompagnement psychologique. L'assistanat généralisé crée des générations d'assistés qui croient que tout leur revient de droit, parce que la société leur dit qu'ils sont des martyrs, des sacrifiés, des incompris, et qu'elle leur doit réparation. Alors au lieu de dire merci, ils brûlent des voitures, des écoles maternelles, des théâtres, empêchent les autres de travailler, sortent des albums de musique d'une pauvreté affligeante dans lesquels ils insultent tout le monde, crachent sur tout le monde, avec des chaînes en or et des filles à poil, parce que ce sont au fond des ringards porteurs de valeurs rétrogrades, et on leur fait des courbettes et on crie au génie. Je ne m'énerve pas. J'énonce les choses clairement. Et je ne suis pas pour autant un fasciste ou un raciste ou je ne sais quoi. Je ne vote pas FN. Ne confondons pas tout. Notre société a une fâcheuse tendance à tous les amalgames sémiologiques, à toutes les approximations. C'est usant cet échec sans cesse renouvelé de la pensée. Non. On pourrait me définir comme un républicain de droite modérée et conservatrice. C'est ainsi qu'on peut me définir de la façon la plus juste je pense. Même si cela reste là encore une approximation assez pauvre qui ne peut rendre compte de toute la complexité de la pensée d'un individu. Je ne suis pas né dans un milieu très favorisé ou bourgeois. Mes parents sont des gens sans opinion politique. Mon père serait plutôt de tendance gauche bohème sans le sou. C'est ma mère qui fait bouillir la marmite. Lui est un artiste. C'est ainsi qu'il se définit lui-même en tout cas. L'artiste est le seul individu dans la société à pouvoir s'auto-désigner sans que personne n'y trouve rien à redire. La plupart du temps il s'agit d'une vaste fumisterie. Je ne parle pas des grands peintres que j'admire, je parle des colorieurs de toiles, des gratteurs de papiers, des médiocres et des petits. Mon père est un raté. Un minable. Je le dis sans hargne, sans haine, avec calme et lucidité. Ma mère est une femme assez admirable, on peut être charcutière et

admirable, l'important c'est le courage et le travail. Je n'ai aucun mépris pour personne, contrairement aux gens de gauche. Je pense, moi, que chacun a sa chance, que nous sommes en république, et qu'il faut simplement travailler et être courageux. C'est de l'humilité et du simple bon sens. Moi je travaille et je suis courageux. Et j'ai un objectif dans la vie. C'est tout.

Tu comprends ?

LAURA :

Je comprends

ALEXIS :

Il faut avoir des objectifs dans la vie
La plupart des gens n'en ont pas
Ils errent jusqu'à leur mort en dilettantes
Toi tu as un objectif

LAURA :

Oui

ALEXIS :

C'est pour ça que je te respecte
Tu as un objectif et tu crois en des choses

LAURA :

Toi tu crois
en des choses ?

ALEXIS :

J'ai des valeurs
Ça revient au même

LAURA :

Mais tu ne crois pas

ALEXIS :

Je crois en moi et en mes valeurs
Il ne faut rien attendre
Ni d'en haut ni d'en bas
ni des autres
La vie est une affaire entre soi et soi

LAURA :

Il n'y a pas de place pour la générosité dans ton système

ALEXIS :

C'est un concept moral assez creux
Certains sont généreux par égoïsme
pour s'arranger avec leur conscience
ou pour rendre les autres redevables et ainsi les tenir

LAURA :

Il y a des gens qui sont juste généreux

ALEXIS :

Toi par exemple ?

LAURA :

Je ne sais pas
Peut-être

ALEXIS :

Je ne crois pas que tu sois généreuse au fond

LAURA :

Tu ne me connais pas

ALEXIS :

Je te connais un peu

LAURA :

Je serais quoi à ton avis ?

ALEXIS :

C'est difficile de t'expliquer

LAURA :

Dis

ALEXIS :

C'est une façon pour toi de remplir un rôle
Laura la gentille petite fille droite et généreuse
La petite fille parfaite

LAURA :

Tu penses ça ?

ALEXIS :

Un peu
Mais ça ne m'empêche pas de t'apprécier
J'aime ce souci de perfection en toi

LAURA :

C'est terrible ce que tu dis

ALEXIS :

N'y prête pas trop d'importance

LAURA :

Selon toi il n'y a pas d'amour ?

ALEXIS :

Désintéressé

Non

Prends l'état amoureux par exemple

LAURA :

Oui

ALEXIS :

C'est une manière culturelle
civilisée

d'exprimer un désir sexuel

Rien de plus

Avec une bonne hygiène sexuelle ça peut tout à fait être
évité

LAURA :

C'est réducteur

Ça fait des millénaires que l'humanité croit en l'amour

ALEXIS :

Poids des traditions

Tabous

Ça m'embête de parler de ça avec toi

Tu es encore très jeune

LAURA :

On a le même âge

ALEXIS :

En termes d'expérience je veux dire

Et puis ce n'est pas pareil pour les filles et pour les
garçons

LAURA :

Je ne vois pas en quoi

ALEXIS :

Un garçon n'a pas été élevé dans la pensée que sa sexualité était sacrée

Il peut donc avoir des relations sexuelles sans en faire automatiquement un salamalec sentimentalo-passionnel

LAURA :

Il y a des garçons qui tombent amoureux

ALEXIS :

Ils sont simplement pollués par leur environnement culturel

LAURA :

Il y a des filles qui ont des pratiques sexuelles très libres
Regarde ma soeur

ALEXIS :

Ta soeur c'est différent
C'est une névrosée

LAURA :

Alors un garçon s'il a des relations sexuelles c'est qu'il est libre

Une fille c'est qu'elle est névrosée

ALEXIS :

Ta soeur elle baise quand même beaucoup non
Bon

Ce n'est pas que je n'aime pas discuter avec toi
Au contraire

Mais il est tard

Il faudrait que je me remette au travail là

LAURA :

Bien sûr

Je vais y aller

ALEXIS :

N'hésite pas à passer s'il y a encore des choses pas claires pour toi

LAURA :

D'accord

Merci

ALEXIS :

Si tu veux tu peux même venir travailler ici

Si tu veux

Ce sera plus simple

LAURA :

Tu es sûr que ça ne va pas te déranger ?

ALEXIS :

Au contraire

Cela peut même s'avérer être une bonne émulation pour toi comme pour moi

LAURA :

Si tu penses que c'est bien pour le travail

ALEXIS :

J'en suis sûr

LAURA :

Alors d'accord

ALEXIS :

A demain soir alors

LAURA :

A demain

(Noir)

VINCENT *(au micro / au public) :*

Quelque chose a glissé. Je ne sais trop quoi. C'était bien dessiné. Clair et net. Et puis ça a glissé. On raconte qu'ici avant l'argent coulait à flot. Qu'on avait surnommé la ville "Le petit Texas". Tout brillait, bien à sa place, autour de la grande rue qui traversait la ville. Au bout la demeure du patron. Le château comme on disait. Ensuite venaient les grandes maisons, celles des ingénieurs. Et puis les maisons ouvrières avec leurs petits jardins soignés. Et au-delà les champs et les fermes. Tout était bien à sa place. Et puis ça a glissé. Il y a eu des grèves, des luttes, la télé, des manifestations, des trains affrétés spécialement, des défilés des écoles, avec flambeaux et petits drapeaux. Et puis au final l'usine a fermé et a été rasée. C'est le grand terrain vague en contrebas, en plein

centre de la ville. Comme un immense trou crevé au milieu des maisons. Rien n'a jamais repoussé. Il y a eu en l'air un vague projet de parc d'attractions. Et puis ils ont laissé tomber. A la place ils ont monté des ateliers, à coups de publicité et de subventions. Ça n'occupait qu'une partie des anciens ouvriers, surtout les femmes. Mais ça donnait le change. Ça a tenu quelques années, et puis les actionnaires, des fonds de pension américains, ont trouvé que ça ne rapportait pas assez. Ça rapportait pourtant. Mais pas assez apparemment. Ici c'est comme ça. Les choses glissent. Ça paraît bien arrimé, bien solide, bien dessiné. Et puis un matin ça se met à glisser. Et tout part avec. Les vieux disent que c'est la terre d'ici qui est comme ça. Une terre si glissante que même la culture en terrasse ça ne tenait pas. Mais en fait c'est le monde qui glisse. Et nous avec, dessus. Un monde glissant.

(Chez Tristan. Tristan devant Marie)

TRISTAN :

Je n'aurais jamais pu imaginer que tu viendrais ici. Je faisais le bravache comme ça, mais toi, je me disais, jamais. Et te voilà. Et je suis là comme un abruti à ne plus savoir dire un mot. Le cerveau bloqué en mode sidération. Et je suis en train de tout faire foirer là
Tu veux boire quelque chose ?

J'ai du très bon rhum

MARIE :

Tu voulais me dire quelque chose

TRISTAN :

Je voulais te voir

J'avais quelque chose à te dire

MARIE :

Oui

TRISTAN :

Ce n'est pas facile

MARIE :

Je suis venue alors maintenant dis-moi

TRISTAN :

Je n'ai pas été très correct

MARIE :

Non

TRISTAN :

Mais tu es venue quand même

MARIE :

Oui

TRISTAN :

Pourquoi ?

MARIE :

Je ne sais pas

TRISTAN :

Je m'excuse
pour ce matin

MARIE :

Tu as quelque chose à manger ?

TRISTAN :

On peut sortir si tu veux
Je t'invite

MARIE :

Tout est fermé à cette heure-ci

TRISTAN :

On peut aller ailleurs J'ai ma voiture

MARIE :

Non

TRISTAN :

Tu ne veux pas qu'on te voie avec moi ?

MARIE :

Je vais y aller

TRISTAN :

Je vais faire des pâtes
Alla carbonara
C'est ma spécialité

Reste
Ça me fait tellement plaisir que tu sois là
C'est vulgaire ici
Cet appartement
tout ça
C'est mon père qui a tout payé
Et il a tout mis à mon nom
Il me file 800 euros par mois
En échange je lui fous la paix
Je vais faire bouillir l'eau
pour les pâtes
Tu ne bouges pas
Tu ne t'en vas pas
Marie

(Il sort. Marie hésite puis sort de l'autre côté. Tristan revient. Reste un moment immobile, sa passoire dans les mains. Puis il sort brusquement à sa suite)

VINCENT *(au micro / au public) :*

On n'a pas trop à se plaindre par rapport aux autres villes de la région. Ici il y a encore des commerces. Un collègue. Même un lycée. Et quelques exploitations agricoles autour qui tiennent à coups de subventions. Le maire est un connard plein aux as mais il a des relations en haut lieu. Il a racheté l'ancien château des patrons de l'usine. Son père y travaillait, à l'usine. Un Italien immigré. On ne les aimait pas beaucoup par ici à l'époque. Son fils est un petit con qui frime en voiture de sport décapotable et en fiche plein la vue à tout le monde. C'est comme ça ici. Ça glisse. Ça glisse toujours. Mais jamais assez pour tout foutre en l'air. Il y a toujours quelque chose qui tient, quelque chose qui tient encore malgré tout, encore un peu, juste assez pour donner le change.

(Nuit. Tristan est dans la rue. Il cherche Marie. Il l'aperçoit assise sur le muret du canal. Il s'approche)

TRISTAN :

Ça va ?
C'est idiot comme question

Une fille comme toi ne vient pas chez un mec comme moi si ça va
Je ne veux pas t'embêter Marie
Je veux juste être là
Je voudrais juste être là pour toi
Si ça ne va pas je suis là
Tu veux parler ?
Tu ne veux pas parler ?
Tu fais comme tu veux
Si tu veux rentrer chez moi manger des pâtes tu peux
Juste manger des pâtes Alla carbonara et repartir sans dire un mot Tu peux
Tu n'as pas à te préoccuper de moi
Tu manges les pâtes et tu t'en vas
Si tu es fatiguée tu peux dormir dans mon lit
Je ne t'embêterai pas J'irai dormir à côté
Tu veux que je te laisse seule ?
Tu n'as qu'à le dire Ce ne sera pas un problème
Rien venant de toi n'est un problème
Tu ne dis rien
Alors je reste et j'attends
(Silence)
On est bien là
Enfin moi je suis bien
Je voudrais être toujours comme ça Avec toi
Ça me suffirait
Tu n'as pas froid ?

(Il enlève sa veste et la met sur les épaules de Marie. Silence. Il l'embrasse. Elle se laisse faire. Il l'entraîne vers chez lui)

SAM *(au micro / au public)* :

Il y a des mecs avec qui vous savez au premier baiser que ça ne va pas coller. Vous pouvez toujours rêver, vous imaginer des choses, ça ne trompe pas. Ça fait tout redescendre d'un seul coup. A peine le premier contact des lèvres que vous savez. Quelques secondes suffisent. Et plus le baiser insiste plus cela vient confirmer votre première sensation. Jamais de bonne surprise, de retournement de situation. Rien ne décolle, rien ne vous

emportera. C'est fichu. Vous traversez cliniquement et laborieusement chaque étape. La salive, la langue, la texture des lèvres, trop fines, trop molles, trop humides. Vous pensez Oh là là. Mais trop tard. Le plus sage serait alors de couper court, de planter l'autre en s'excusant, en disant que vous vous êtes trompée. Après tout, rien ne vous oblige à aller plus loin, pas de contrat d'engagement. Mais vous vous dites Bon au point où j'en suis. Une sorte de paresse. Vous savez pourtant que la suite va être du même ordre. Au mieux un plaisir très limité, sec, hygiénique, arraché en égoïste les yeux fermés. Et si laborieux. Tout si laborieux. S'il se doutait seulement celui-là qui fait tant d'efforts, qui s'acharne, plein de bonne volonté, vaillant petit soldat de l'amour, guettant le moindre soupir de plaisir, le moindre signe d'encouragement. Ce n'est pas grave Vous vous dites Un petit moment pas très agréable à passer. Parfois il ne se doute de rien jusqu'au bout. Il y a comme ça des bienheureux. Ils s'endorment après le grand effort, heureux, souriants, leur main serrant la vôtre. Alors vous dégagez votre main le plus doucement possible, vous vous levez et le plus doucement possible vous rassemblez vos affaires dans le noir, vous vous rhabillez et vous sortez. La ville dort autour de vous. C'est juste avant le petit matin. Vous marchez dans les rues. Vous êtes partagée entre un peu d'écoeurement et le sentiment étrange, si clair, de votre liberté. Et vous vous sentez pousser des ailes.

(Marie sort doucement de chez Tristan et s'éloigne dans la nuit)

4. Jour

La terrasse du café. Julien est en train de sortir les tables. Lucie arrive.

LUCIE :
Salut Julien

JULIEN :
Salut
Un café ?

LUCIE :
Un triple Très serré
Merci

(Sam sort avec des chaises)

SAM :
Salut

LUCIE :
Ça va ?

SAM :
En pleine forme

LUCIE :
Tant mieux
Tu devrais passer à la maison Maman se fait du souci

SAM :
Je vais bien Je me débrouille toute seule Je n'ai pas
besoin qu'on se fasse du souci pour moi

LUCIE :
Ce n'est quand même pas très compliqué

SAM :
Si parfois ça l'est

LUCIE :
Téléphone au moins

SAM :
On dirait Laura

LUCIE :
C'est facile de jouer les irresponsables

SAM :
Rassure-toi comme tu veux
(Temps)

Tu as vraiment une sale tête

LUCIE :
Je suis fatiguée Le jour à l'école et la nuit à mon album

SAM :
Parfaite Lucie

LUCIE :

Moi au moins j'ai un but Je sais pourquoi je suis partie
de la maison

SAM :

Ton album c'est du chiqué
Tu t'inventes des trucs pour te planquer
Pour éviter de te colleter avec la vie

LUCIE :

Parce que baiser avec tous ceux qui passent et picoler à
longueur de temps tu appelles ça se colleter avec la vie
peut-être

SAM :

Oui
Tu devrais essayer

LUCIE :

Fiche-moi la paix

SAM :

Laura passe encore Mais toi à ton âge
Tu vas bientôt coiffer les catherinettes pour de vrai

JULIEN :

Tu veux encore un café Lucie ?

LUCIE :

Merci Non Je dois y aller Les gamins vont arriver

JULIEN :

Bonne journée

(Julien regarde Sam. Silence)

SAM :

Ça va
Marre de toujours jouer les paumées de service

(Marie arrive et s'installe à une table)

JULIEN :

Salut Marie
Tu veux boire quelque chose ?

MARIE :

Un café

SAM :

Ça va ?

MARIE :

C'est compliqué

(Le portable de Marie sonne. Elle hésite. Ne décroche pas. Fin de la sonnerie)

SAM :

Ça n'arrange rien comme ça

(Sam s'éloigne. Marie fait le numéro. Se ravise. Envoie un SMS. Tristan arrive)

TRISTAN :

Je peux m'asseoir ?

(Silence. Tristan s'assoit)

On peut se parler

Je ne suis pas un chien

MARIE :

Voilà Vincent

TRISTAN :

Je veux te parler

Ce soir ?

MARIE :

Laisse-moi

TRISTAN :

Ce soir Chez moi

MARIE :

D'accord

Laisse-moi

VINCENT :

Elle te dit de la laisser Tristan

TRISTAN :

Mêle-toi de ce qui te regarde

VINCENT :

Ça me regarde

TRISTAN :

Pas tant
Salut Marie A ce soir

VINCENT :

C'était quoi ça ?

MARIE :

Rien

VINCENT :

Où tu as passé la nuit ?
Je t'ai cherchée partout

MARIE :

Chez moi
Je veux dire
Chez mes parents

VINCENT :

Non Tu n'y étais pas

MARIE :

J'y suis arrivée très tard

VINCENT :

Et avant ?
Tu étais où avant ?

(Silence)

Marie

J'ai le rôle de merde là
Celui du jaloux qui harcèle
Tu pourrais m'épargner cela s'il te plaît
Nous épargner cela
Marie

MARIE :

Je suis désolée

VINCENT :

Tu es désolée de quoi Marie ?

MARIE :

Je suis désolée

VINCENT :

Ne pleure pas
C'est moi qui devrais pleurer

(Marie enlève sa bague et la lui rend)

VINCENT :

Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec ça ?
Elle est à toi cette bague
Je te l'ai donnée pour nos fiançailles
On est fiancés Marie
Ça veut dire quoi tout ça ?
Parle-moi

MARIE :

Je suis désolée

VINCENT :

De quoi ?
Qu'est-ce que tu as fichu Marie ?

MARIE :

Je dois y aller

VINCENT :

Parle-moi au moins
Depuis quand on ne se parle plus ?
Depuis quand je suis ton ennemi ?

MARIE :

Je suis désolée

(Elle s'éloigne. Il la rattrape et la saisit violemment)

MARIE :

Tu me fais mal

VINCENT :

Tu ne pars pas comme ça Tu me parles Tu me dis
quelque chose
Dis-moi quelque chose Marie

(Marie se débat soudain avec violence)

MARIE :

Lâche-moi

Tu me fais mal

SAM :

Laisse-la Vincent

JULIEN :

Vincent lâche-la

(Marie se dégage et s'éloigne rapidement. Vincent veut la poursuivre. Julien l'arrête)

VINCENT :

Marie C'est quoi ce bordel Merde

(Vincent jette chaises et tables. Puis s'effondre. Sam arrive avec un verre d'alcool)

SAM :

Tiens

Bois ça

(Vincent avale le verre cul sec puis s'éloigne)

JULIEN :

Vincent

Tu ne la touches pas

(Vincent revient sur ses pas)

VINCENT :

Tu me prends pour qui ? Le genre de mec capable de frapper une fille parce qu'elle le plaque comme une merde, sans un mot d'explication, parce qu'elle lui balance sa bague de fiançailles à la gueule comme si ça lui donnait envie de vomir, et tout ça après des années ? Tu me prends pour ce genre de mec ? Cette femme, je l'aime. Et je dis femme, tu vois, pas nana ou fille, non, femme. Elle est sacrée pour moi. Et elle peut me détruire, me piétiner, me foutre plus bas que terre, je l'aime. Donne-moi encore un verre, Julien mon ami. Un truc fort parce que ma vie s'est mise à glisser et quand la vie glisse faut pas craindre des trucs forts pour tenir. Tu vois, je n'ai pas réussi à échapper à la grande glissade.

Même moi. Il faut fêter cela. Ma réintégration dans le monde des ordinaires et des médiocres. Mes retrouvailles avec cette petite vie de merde, celle d'avant Marie, celle dans laquelle je glissais mollement avant que l'amour de Marie ne me sublime de partout. Parce que l'amour sublime tout, même les crétins ordinaires et médiocres dans notre genre. J'aurais construit une maison de mes mains, j'aurais pu, oui. Et planter les arbres de mon jardin. L'amour te fait faire ce genre de choses. Alors oui bien sûr ça se travaille. Et oui bien sûr ce n'est pas tous les jours le grand soir romantique. Et oui bien sûr il y a le quotidien, l'habitude, l'ennui, et les petits matins gris dans les lavabos communs, mais c'est l'amour quand même. Et Marie ça aurait pu être tout ça, pendant des années. C'était de l'amour. Donne la bouteille. Je vais me soûler à ne plus pouvoir regarder net, à ne plus pouvoir distinguer ma face dans la glace, parce que c'est insupportablement moche et minable une face de plaqué, une face d'imbécile plus aimé. Ça me donnerait envie de me coller des baffes rien qu'à me la voir, cette face d'abruti pas fichu de garder l'amour de Marie. Pauvre type, va. Sam, petite Cendrillon, j'espère qu'un jour tu trouveras chaussure à ton pied. Mais en attendant... *(il chante)* Embrasse les tous, embrasse les tous, Dieu reconnaîtra les siens. Ça va, je peux me lever. Adieu, mes amis. Portez-vous bien. Et n'oubliez pas. Je vous aime. Et l'amour est la plus belle chose au monde. Et même quand ça te déchire la gueule et le coeur, que ça te ramasse par terre et que ça te tabasse à coups de pompes dans la gueule par-dessus le marché, il te faut encore baiser l'asphalte de l'avoir connu, l'amour de Marie. *(Il chante)* Foutons l'camp de c'trottoir Viens, Jef, viens, viens, viens! En s'éloignant Viens, il me reste trois sous On va aller s'les boire Chez la mère Françoise Viens, Jef, viens, viens, Ouais Jef ouais Viens

(Vincent sort en chantant à tue-tête. Julien se met lentement à ranger la terrasse. Silence. Sam entre dans le café et en ressort avec une bière)

SAM :

Tu en veux une ?

JULIEN :
Non merci
Vaut mieux éviter

SAM :
Ce que tu peux être chiant parfois

JULIEN :
Tu trouves ?

SAM :
Comme un vieux célibataire
Avec ses petites manies

JULIEN :
J'ai des tocs

SAM :
Des quoi ?

JULIEN :
Des TOCs
Des Troubles Obsessionnels Compulsifs
J'ai été soigné pour ça

SAM :
T'es pas malade T'es juste chiant Ce n'est pas une
maladie

JULIEN :
Ça isole

SAM :
Y a pas que ça qui isole
T'as qu'à voir la moitié des gens d'ici

JULIEN :
Personne ne pourrait vivre avec quelqu'un comme moi

SAM :
Si moi La preuve
Je n'avais jamais aussi bien dormi avec quelqu'un
En fait avec les hommes normalement je ne dors pas
Je veux dire Même après

Je ne peux jamais dormir et eux ils s'écroulent
C'est pour ça que je ne termine jamais la nuit avec eux
Forcément ça génère un certain type de rapports
assez limité

Toi tu as bien dormi ?

JULIEN :

Non Impossible de fermer l'oeil
J'ai bandé toute la nuit

SAM :

Non

JULIEN :

Si La chair est faible

SAM :

Pourquoi tu n'as rien dit ?

JULIEN :

Pas envie de me faire jeter
Et puis j'avais promis
Et puis merde J'aurais mieux fait de ne rien te dire du
tout

SAM :

Trop tard

JULIEN :

De toute façon je n'ai pas envie de baiser avec toi

SAM :

Faudrait savoir

JULIEN :

Pas comme ça

SAM :

Comment ?

JULIEN :

Pas comme on baise normalement

SAM :

Ouh là

JULIEN :

Non je veux dire
Oh et puis merde

(Julien entre dans le café et en ressort avec une bière. Il s'assoit en face de Sam)

JULIEN :

Ne dis rien

SAM :

Je ne dis rien

JULIEN :

Cette nuit je bandais

SAM :

Ça j'avais compris

JULIEN :

Laisse-moi parler C'est déjà assez compliqué

SAM :

Je me tais

JULIEN :

Ne te moque pas

SAM :

Je ne dis rien et je ne me moque pas

JULIEN :

Je bandais Mais je n'avais pas envie de baiser avec toi
pour autant

J'avais envie de te prendre dans mes bras et te caresser
et de t'embrasser

Voilà

SAM :

Tu avais envie de baiser donc

JULIEN :

Putain

(Il se lève)

SAM :

Je plaisante

JULIEN :

Je ne trouve pas ça drôle

SAM :

Excuse-moi

JULIEN :

Je me mets tout nu là devant toi et toi tu te fiches de moi

SAM :

Je n'ai pas l'habitude

Chacun ses TOCs

JULIEN :

C'est pas ça des TOCs

Laisse tomber

SAM :

Excuse-moi

Je suis la reine des idiotes

JULIEN :

Non Pourquoi ?

Tu exprimes ce que tu ressens

SAM :

Ce n'est pas ce que je ressens

JULIEN :

Ça va Laisse tomber

(Clarisse arrive)

CLARISSE :

Salut

SAM :

Salut

JULIEN :

Un café ?

CLARISSE :

Ambiance

JULIEN :

Tu veux un café oui ou merde ?

CLARISSE :

Ce n'est pas comme ça que tu vas faire marcher ta boutique

SAM :

On a eu un début de matinée assez difficile

JULIEN :

Si tu ne veux rien boire tu dégages

CLARISSE (à Julien) :

Je ne veux rien boire

(A Sam)

Vincent est monté sur le toit de sa maison

Il est complètement soûl

Impossible de le faire descendre

Je cherche Marie

Tu ne sais pas où elle est ?

(Sam fait signe que non. A Julien)

Maintenant je dégage et je ne refoutrai plus jamais les pieds ici

(Marie apparaît au micro tandis que l'obscurité se fait autour d'elle)

MARIE (au micro / au public) :

Je pars. Je n'ai pas une âme d'aventurière. C'est juste un peu de la vie qui me tire par là. Et tu vois je pleure. Il ne fallait pas être si impatient. Il fallait me laisser pousser encore, goûter les fleurs des chemins à pleine bouche, et tant pis si ce n'était pas encore tout à fait être adulte. Je te parle et ma voix s'essaie à nouveau. Mes paroles se sont figées au fond de ma gorge il y a si longtemps. A notre premier baiser. Ta langue les a enfouies au plus profond de moi. Et je n'ai rien su de cela. J'ai cessé de parler par ma voix et ma langue est devenue la tienne et tes mots se sont enroulés autour de mon palais, ont rempli ma bouche, remonté jusque dans mon nez, occupé toute ma tête. Et me voici là. Sans rien de moi encore à prononcer que ces paroles comme des lames à trancher net. Et je pleure des larmes comme des cristaux liquides de douleur. A te voir éperdu, fou hurlant, perché

sur le toit du monde. Et je t'aime. Et certainement tu es de ma vie le grand amour. Mon très profond. Mon âme partagée. Et je pars. C'est notre amour que j'offre en sacrifice pour que le vent se lève. Et bien sûr, je le sais, que je méconnaissais l'amour ainsi, que je le piétine, comme une enfant trop gâtée, et te piétine avec. Et bien sûr, je le sais, que j'en serai punie. Et comme une damnée ensuite j'irai, errant et pleurant de par le monde, d'hommes en hommes, d'amoureux minables en amours sans profondeur, de bras en bras, te cherchant toujours, toi mon grand, mon beau, mon merveilleux. Et peut-être un matin, dans pas si longtemps, reviendrai-je me jeter à tes genoux, t'enlacer, te supplier de me reprendre, et il sera trop tard, car au coeur piétiné de l'homme aimant, rien ne repousse plus, c'est de la terre sèche et aride d'homme consumé en douleur. Mais ton coeur, mon amour, est si grand ouvert que jamais il ne se refermera et tu en aimeras une autre, tu l'aimeras comme tu sais le faire, avec cette grandeur qui est la tienne, et jamais plus tu ne regarderas en arrière. Et puis viendra l'âge de la maturité, et puis celui de la vieillesse et alors je te verrai, je verrai tes enfants, et les enfants de tes enfants, et celle que tu auras aimée. Je te reverrai et je saurai alors que je n'ai jamais cessé de t'aimer, que je t'aime, encore, à jamais, que tu es mon grand, mon irremplaçable amour. Et puis je regarderai ma vie écoulée. Et aussi petite et médiocre soit-elle, je ne regretterai rien, car elle sera mienne. C'est le prix à payer.

5. Nuit

La charpente du toit de la maison inachevée. Vincent et Romain sont installés dessus et boivent une (bonne) bouteille de vin. Clarisse et Sam en contrebas.

VINCENT :

J'ai mis longtemps à aimer le vin
Avant je préférais la bière
Mais une bonne bouteille de rouge

ROMAIN :

La sagesse vient avec les années

(Il le goûte)

Il est bien

(Il le goûte)

Il est très bien

VINCENT :

2009 Excellente année pour les Côtes du Rhône

A nos amours

ROMAIN :

Là je ne peux pas répondre

VINCENT :

Que les tiennes durent toujours

CLARISSE :

Vous comptez dormir là-haut ?

VINCENT :

J'ai lu un livre quand j'étais petit

Ce type qui décide de vivre dans les arbres et de ne plus jamais descendre

ROMAIN :

Le baron perché

VINCENT :

Oui

ROMAIN :

Un de mes livres préférés

SAM :

Vous avez faim ?

Vous voulez qu'on vous apporte quelque chose ?

CLARISSE :

Ça ne fera que les encourager à rester là-haut

VINCENT :

Je ne sais plus comment ça se termine

ROMAIN :

Il meurt accroché à une montgolfière

VINCENT :

C'est beau

ROMAIN :

Oui

CLARISSE :

Ils sont soûls Ils risquent de tomber

SAM :

Je vais leur chercher quelque chose à manger

CLARISSE :

On devrait appeler les pompiers

SAM :

Pour quoi faire ?

CLARISSE :

Et ton bateau Romain ?

VINCENT :

Elle te prend pour un demeuré

ROMAIN :

Depuis toujours Elle veut me protéger

C'est ma grande soeur

VINCENT :

Je suis content d'être fils unique

Ça avance ton bateau ?

ROMAIN :

Bien

Elle dit qu'il ne naviguera jamais

VINCENT :

Peut-être

Mais il est beau car il porte en lui la promesse de la mer

ROMAIN :

C'est comme ta maison

J'aime les choses en construction parce qu'elles sont belles de promesses

VINCENT :

C'est beau ce que tu dis

Ça me donne envie de pleurer

ROMAIN :

Vas-y pleure

On est entre nous

VINCENT :

Je n'y arrive pas

ROMAIN :

Pense à la petite sirène

(Vincent se met à pleurer dans les bras de Romain qui lui caresse les cheveux)

SAM :

Tu veux que je te rapporte quelque chose ?

CLARISSE :

Non Tout ça me coupe l'appétit

(Sam s'éloigne. Clarisse s'assied au pied de la maison)

(Un peu plus loin dans la chambre d'Alexis. Alexis et Laura en train de travailler)

ALEXIS :

Tu t'en sors ?

LAURA :

Ça va

Et toi ?

ALEXIS :

La constitution américaine

C'est chiant

Tu veux boire quelque chose ?

(Il sort une bouteille)

LAURA :

Qu'est-ce que c'est ?

ALEXIS :

Du gin

LAURA :

Tu as du gin dans ta chambre ?

ALEXIS :

Ça me tient éveillé pour travailler
C'est mieux que les amphétamines
Tu en veux ?

LAURA :

Non merci
Je ne bois pas

ALEXIS :

Parfaite Laura

LAURA :

Je n'aime pas ça C'est tout

ALEXIS :

Ça réveille et ça détend

(Il boit une rasade à même la bouteille, se lève et s'approche de la table où travaille Laura)

LAURA :

J'ai presque terminé

ALEXIS :

C'est du jasmin
ton parfum ?

LAURA :

Oui Non Je ne sais pas

ALEXIS :

Un jour je serai ministre
Tu me crois ?

LAURA :

Oui

ALEXIS :

Parce que tu es une femme de foi
Sainte Laura

LAURA :

Je vais y aller
Il est tard

ALEXIS :

Tu ne m'aimes pas

LAURA :

Si

ALEXIS :

Tu aimes tout le monde toi

LAURA :

Non Pas tout le monde

ALEXIS :

Et Valentin ?

LAURA :

Quoi Valentin ?

C'est mon ami

ALEXIS :

Et moi

Je suis ton ami ?

LAURA :

C'est différent

ALEXIS :

En quoi ?

Tu sens bon

LAURA :

Je vais y aller

(Laura se lève et ramasse ses affaires)

ALEXIS :

Tu es vierge ?

LAURA :

Ça ne te regarde pas

ALEXIS :

Tu me méprises

LAURA :

Non

ALEXIS :

Tu ne veux pas boire un coup avec moi ?

(Laura hésite, s'assoit à côté de lui sur le lit et boit une rasade)

ALEXIS :

Encore

LAURA :

Je n'ai pas l'habitude

(Ils boivent tous deux)

ALEXIS :

Justement C'est meilleur comme ça

LAURA :

J'ai la tête qui tourne un peu

ALEXIS :

Tu sens bon Tu sens le jasmin

*(Il l'embrasse. Elle se laisse faire. Il l'allonge sur le lit.
Elle tente de se redresser au bout de quelques instants)*

LAURA :

Il faut que j'y aille

ALEXIS :

Je suis amoureux de toi

LAURA :

Laisse-moi maintenant Alex

ALEXIS :

Laisse-toi faire

Tu en as envie aussi

Sinon pourquoi tu es venue ?

Tu savais en venant ici
dans ma chambre

le soir

Tu savais

LAURA :

Laisse-moi Alexis

Arrête

ALEXIS :

Tu savais

LAURA :

Arrête Alexis

ALEXIS :

Tu savais

(Il la viole. C'est maladroit, brutal et rapide. Puis il se relève, se rhabille. Laura reste allongée sur le lit immobile)

Il faut que tu t'en ailles maintenant

Rhabille-toi

Mes parents ne vont pas tarder à rentrer

Tu m'entends

Il faut que tu rentres chez toi

(Laura se relève doucement et se rhabille très lentement)

Dépêche-toi

J'entends une voiture

Passes par la porte du jardin

(Laura sort. Dans la rue, elle marche très lentement. S'approche du muret qui surplombe le canal. L'enjambe. Entre dans le canal. S'assoit dedans. Se frotte avec l'eau puis s'allonge tout entière dedans. Puis se relève à bout de souffle, reprend sa respiration et ça remonte du plus profond d'elle. Elle sort du canal et reprend sa marche)

(Sur le toit de la maison inachevée, Vincent pleure dans les bras de Romain)

(Mélody apparaît au micro tandis que l'obscurité se fait autour d'elle)

MEL *(au micro / au public) :*

Il faut sortir de la ville, rouler longtemps, traverser des villages sans vie. Ce n'est plus tout à fait la banlieue et pas vraiment la campagne. Vous roulez pendant des dizaines de kilomètres au milieu des champs vides et des rues désertes. Parfois quelques immeubles bas et laids. Au bout du dernier village, c'est dans une montée, une barrière blanche en fer, et, derrière, un parking avec quelques arbres maigres qui bordent. Il est écrit sur la brochure Parc verdoyant. Au bout du parking c'est là. Une bâtisse blanche et bleue, à la peinture écaillée. Quelques ombres posées sur des bancs, seules, la plupart en chaussons et robes de chambre délavées.

Est-ce que quelqu'un m'entend ?

Il faut monter deux étages, traverser de longs couloirs. Ça pue. Le désinfectant. Le renfermé. L'urine. La nourriture de cantine bon marché. Tout ça mélangé.

Elle est assise sur une chaise à dossier haut. Elle fixe ailleurs, de l'autre côté de la fenêtre. La télé est allumée mais sans le son. Elle est seule. Sa voisine de chambre est descendue pour le goûter mais elle plus moyen de la faire sortir de la chambre, ils m'ont dit. On l'oblige juste pour les repas. Et on la retrouve systématiquement devant la porte fermée de sa chambre.

Elle ne bouge pas quand j'entre. Elle ne tourne même pas la tête. Elle est attachée à sa chaise avec des sangles. C'est pour pas qu'elle tombe ils m'ont dit.

Je dis "maman" "maman" plusieurs fois. Ça résonne bizarrement. Dans le silence de la télé, dans celui de la chambre. Dans ma tête.

Est-ce qu'il y a quelqu'un ici qui m'entend ?

Elle ne se retourne pas. Elle ne bouge pas.

Maman

Ça sonne trop petit et trop gros à la fois.

Maman

Est-ce qu'il y en a un seul qui m'entend ?

Je viens me placer juste devant elle, entre elle et la fenêtre, mais c'est comme si alors je devenais moi-même la fenêtre. Elle continue à regarder. A travers moi.

Tu dors ?

Non tu ne dors pas.

Elle était belle ma mère. Tu t'en souviens. Elle avait déjà les cheveux tout blancs à l'époque. Elle devait être jeune encore pourtant.

Maintenant des cheveux elle n'en a presque plus. On voit à travers la peau tendue de son crâne.

Elle me chantait des chansons très douces et tristes qui me faisaient pleurer.

Elle avait une voix basse, cassée. Elle fumait beaucoup. Des brunes sans filtres qui lui laissaient une haleine lourde, des fils de tabac sur les lèvres et les doigts jaunes.

Ta mère c'est une sorcière. Non, enulé, ma mère c'est la mère de Blanche-Neige. Celle qui est morte à sa naissance.

C'était un roi de Sardaigne Qui faisait très peur aux gens
Il avait mis dans sa tête De détrôner le sultan
Ran Tan Plan par derrière Ran Tan Plan par devant.

Il avait pour toute armée Quatre-vingt-dix paysans
Et pour toute artillerie Quatre canons en fer blanc
Ran Tan Plan par derrière Ran Tan Plan par devant.

Quand il fut sur la montagne "Mon Dieu que le monde est grand".

Quand il fut sur la montagne "Mon Dieu que le monde est grand".

(Elle chante de plus en plus fort)

Ran Tan Plan par derrière Ran Tan Plan par devant
Ran Tan Plan par derrière Ran Tan Plan par devant.

*

Les 3 scènes suivantes se déroulent en parallèle

(1)

Marie à la porte de chez Tristan. Une valise à ses pieds. Il ouvre. Il tente de l'embrasser. Elle se dégage doucement. Ils restent immobiles face à face en silence.

TRISTAN :

C'est bien que tu sois venue
Entre

(Elle refuse de la tête)

MARIE :

Je suis venue pour m'excuser

TRISTAN :

De quoi ?

(Silence. Désignant la valise)

Tu t'en vas ?

MARIE :

Oui

TRISTAN :

Tu peux rester si tu veux

(Silence)

MARIE :

Je suis désolée

TRISTAN :

Ne le sois pas

Tu ne sais pas ce que cette nuit a été pour moi

(Silence)

Où tu vas ?

MARIE :

A Lyon dans un premier temps

Ensuite je verrai

(Un temps. Il rentre chez lui. La lumière s'éteint. Il revient avec sa veste)

Qu'est-ce que tu fais ?

TRISTAN :

Je t'emmène

MARIE :

Non

TRISTAN :

Laisse-moi juste faire ça encore pour toi

Ensuite je te ficherais la paix

(Temps. Ils sortent)

(2)

Mél à la porte de chez Lucie. Lucie ouvre.

MEL :

Ils n'ont pas voulu la laisser sortir

J'ai dû repartir comme ça

la laisser là-bas

LUCIE :

Entre

(Mél ne bouge pas)

MEL :

La pétition

Tu sais qui l'a signée Lucie ?

LUCIE :

On était petits à l'époque

MEL :

Tous ils l'ont signée

Ils me l'ont dit là-bas

Une HDT ça s'appelle

Sur ordre du maire

pour trouble de l'ordre public

LUCIE :

Viens

Ne reste pas là

MEL :

Elle ne m'a même pas reconnue

C'était comme si elle ne me voyait pas

(Lucie lui caresse doucement le visage)

LUCIE :

On y retournera ensemble demain si tu veux

On trouvera un moyen de la faire sortir

MEL :

Toutes ces années

LUCIE :

(Elle l'embrasse)

Je suis avec toi

On est ensemble

MEL :

Et maintenant ?

LUCIE :

Je suis avec toi

(Noir)

(3)

Laura à la porte de chez Valentin. Il ouvre.

VALENTIN :

Laura. Qu'est-ce que tu fais là ?

(Elle ne bouge pas)

Je suis content de te voir

Je t'ai appelée plusieurs fois mais tu ne répondais pas

J'étais inquiet

Tu ne veux pas entrer ?

Ça ne va pas ?

Tu veux que je te ramène chez toi ?

Laura

Réponds-moi

Tu trembles

Tu es trempée

Laura

Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

(Laura s'effondre doucement sur elle-même. Il la retient, la relève et la porte difficilement chez lui. Noir)

(Sur le toit de la maison inachevée. Vincent et Romain dorment dans les bras l'un de l'autre)

6. Jour

La charpente du toit de la maison inachevée au tout petit matin. Vincent dort encore. Romain à ses côtés éveillé. La voix de Romain au micro / au public.

ROMAIN :

J'ai fait le désespoir de ma mère. Elle rêvait pour moi à quelque chose de grand et de savant, quelque chose avec de l'argent. Mais moi je voulais être un petit. Ce gamin fera mon désespoir qu'elle disait ma mère. Moi je me mettais au fond de la classe et j'attendais, silencieux, que ça passe. Je voulais juste être un petit, les mains dans le bois frais, l'odeur de la découpe, le toucher doux des planches. Une soie de bois. Mon père me flanquait des roustes et ma mère pleurait. Une nuit je me suis enfui.

J'ai descendu l'escalier sans faire de bruit, j'ai ouvert la porte, et je me suis mis à courir dans les champs. J'ai couru sous la lumière de la lune jusqu'à ce que le coeur me sorte de la poitrine. Ils m'ont retrouvé le lendemain soir, au fond d'un poulailler. J'essayais de gober un oeuf comme j'avais vu le faire dans *Tom Sawyer*. A partir de ce jour-là ils m'ont fichu la paix. Je crois que tout le monde pensait que j'étais un peu attardé. Moi ça m'allait. Quand tu es attardé on te fiche la paix. Le médecin avait donné des médicaments pour moi. Je faisais semblant de les avaler et je les glissais en douce au chien, sous la table. Le chien est mort dans l'année. Comme quoi il ne faut jamais se fier aux médecins. La nature se soigne bien toute seule. Et si elle ne le fait pas c'est que c'est ton heure. Il faut faire confiance. Moi je fais confiance. Tous ils disent que mon bateau ne naviguera jamais. Parce qu'il n'y a pas d'eau par ici. Moi je dis qu'un tas de choses peut arriver, un déluge par exemple. C'est bien arrivé par le passé. Il faut faire confiance. Comment je pourrais construire mon bateau si je n'avais pas espoir qu'il puisse un jour naviguer. Je ne suis pas fou. Je le construis doucement. Je prends mon temps. J'ai tout mon temps, jusqu'au déluge. Quand il sera terminé je le baptiserai. On baptise les bateaux pour leur donner une âme. Le mien s'appellera Jolly Roger.

Ici c'est le pays des enfants perdus. Un pays imaginaire où les bateaux sont des promesses de mer.

Et s'il ne se trouve pas d'eau pour les faire naviguer, il arrive qu'ils volent.

Un jour ma soeur montera sur mon bateau, son chant en gonflera les voiles et nous nous envolerons tous deux loin d'ici.

Je ne suis pas fou. Ce n'est pas de la folie. C'est de la physique quantique. Et je trace des plans et des équations comme d'autres calculent leur monnaie.

Ma mère s'est jetée du haut du pont de chemin de fer l'année de mes onze ans.

Depuis je me suis attardé.

J'attends le déluge qui nous emportera.

(Julien arrive, portant un plateau avec des croissants et des cafés)

JULIEN :

Salut Romain

ROMAIN :

Salut Julien

JULIEN :

Un café ?

ROMAIN :

Merci

Mets-le sur la planche devant toi

(Il fait coulisser jusqu'en bas une petite plateforme sur laquelle Julien pose le plateau. Romain la hisse jusqu'à eux)

Tu veux monter ?

JULIEN :

Non merci J'ai le vertige

Vous comptez rester longtemps là-haut ?

ROMAIN :

Prendre de la hauteur permet de relativiser

JULIEN :

Il dort

ROMAIN :

Avec ce qu'il s'est mis cette nuit

JULIEN :

Appelle-moi si vous avez besoin de quelque chose

Je dois aller ouvrir le café

Je suis tout seul ce matin

Sam a dû partir en pleine nuit

Laura qui n'allait pas bien

ROMAIN :

On ne peut plus appeler Nos batteries sont mortes

Passes nous voir pour donner des nouvelles

JULIEN :

Ce serait peut-être mieux que vous redescendiez

ROMAIN :

Il faut laisser le temps au temps

Ça ne se guérit pas comme ça un chagrin d'amour

JULIEN :

Qu'est-ce que tu en sais toi avec ton bateau ?

ROMAIN :

Je le sais C'est tout

(Julien s'éloigne. Romain attaque son petit déjeuner tout en caressant la tête de Vincent. Chez Valentin. Lucie et Sam assises à une petite table de cuisine. Julien passe la tête)

JULIEN :

Un café ?

SAM :

Entre

(Julien entre portant un plateau avec des cafés et des croissants)

JULIEN :

J'ai pensé que vous auriez peut-être envie d'un petit déjeuner

LUCIE :

C'est gentil

Assieds-toi

JULIEN :

Vous êtes seules ?

SAM :

Laura dort

Valentin est sorti

JULIEN :

Si je peux faire quelque chose

LUCIE :

Non

Mais merci pour les cafés

On n'a pas fermé l'oeil de la nuit

JULIEN :

Elle est malade ?

(Silence)

LUCIE :

Elle était chez Alexis Ils révisaient pour leurs exams Ils ont bu Et

SAM :

Il l'a violée

Quoi Ce n'est pas la vérité ?

LUCIE :

Ce n'est pas clair ce qui s'est passé

JULIEN :

Merde

(Silence)

Est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire ?

LUCIE :

Est-ce que tu peux aller chez Alexis ?

Valentin y est parti à l'aube

Depuis on n'a eu aucune nouvelle

(Julien se dirige vers la porte)

JULIEN :

Je vous tiens au courant

(A Sam)

Appelle-moi si tu as besoin

SAM :

Julien

(Elle l'embrasse soudain. Temps)

JULIEN :

C'est malin

(Il sort. Silence. Regard de Lucie)

SAM :

C'est rien
C'est juste un ami
J'ai beaucoup de
tendresse
pour lui
Il a des TOCs

LUCIE :

Tu l'embrasses parce qu'il a des TOCs ?

SAM :

Je ne suis pas amoureuse de Julien

LUCIE :

C'est peut-être ça être amoureuse justement
Avoir de la tendresse pour quelqu'un qui a des TOCs au
point de l'embrasser

SAM :

Qu'est-ce que tu en sais ?

LUCIE :

Rien
Comme toi

(Silence)

SAM :

On ne devrait pas prévenir les parents ?

LUCIE :

Elle nous a demandé de ne rien dire

(Silence)

SAM :

On devrait au moins l'emmener chez un médecin

LUCIE :

C'est Alexis
Pas un type qu'on ne connaît pas

SAM :

Et alors ?

LUCIE :

De toute façon elle ne veut pas

(Silence)

SAM :

Il n'appelle pas

LUCIE :

Laisse-lui le temps d'arriver là-bas

SAM :

C'est quelqu'un de bien
Un peu bizarre mais bien

LUCIE :

Oui

(Silence. Sam tourne en rond)

Reste tranquille

(Silence)

Tu sais que Mél est revenue ?

Mélody

La fille de l'idiote

SAM :

Blanche-Neige

LUCIE :

Oui

C'est bête comme surnom

SAM :

A nos âges oui

Tu l'as vue ?

LUCIE :

C'est elle qui dormait chez moi cette nuit

SAM :

Ah je savais bien qu'il y avait quelqu'un

Mais toi Non non

Elle ne s'est pas installée dans la maison de sa mère ?

LUCIE :

C'est sale et en désordre là-bas
Après toutes ces années Tu imagines
Et puis elle n'était pas très bien hier soir
Ils ont refusé de laisser sortir sa mère à Lyon

SAM :

Elle veut faire sortir sa mère ?

LUCIE :

Oui
La ramener ici
C'est très important pour elle
Elle dit que c'est ça qui l'a fait tenir toutes ces années
La pensée qu'un jour elle pourrait ramener sa mère chez
elle
Qu'elles pourraient revivre ensemble comme avant

SAM :

Elle n'a plus 10 ans

LUCIE :

Justement
Elle pourra s'en occuper

SAM :

Elle a peut-être autre chose à faire de sa vie

LUCIE :

C'est ça qu'elle veut faire de sa vie

(Silence)

SAM :

Vous avez l'air très intimes

LUCIE :

Nous sommes très proches
J'ai beaucoup d'affection pour elle

SAM :

Mélody ce serait un peu ton Julien à toi ?

LUCIE :

Ça n'a rien à voir

(Laura apparaît à la porte de la chambre)

LAURA :

Vous n'avez pas dormi ?

SAM :

On attendait ton réveil

LUCIE :

Comment ça va poussin ?

LAURA :

Ça va

Tout va bien

Je vais rentrer à la maison maintenant

Où as-tu mis mes vêtements Sam ?

LUCIE :

On les a mis dans un sac

LAURA :

Je vais les prendre pour les laver

Et je te laverai ton legging et ton pull par la même occasion

SAM :

Tu ne dois pas laver tes vêtements

LAURA :

Pourquoi ?

SAM :

Pour la police

LAURA :

Il n'est pas question que j'aille à la police

(Temps)

Je suis majeure

C'est moi qui décide

SAM :

Ce serait mieux pourtant

LAURA :

Non

Ce ne sera pas mieux

Au contraire

LUCIE :
Tu devrais réfléchir

LAURA :
C'est tout réfléchi
Donne-moi le sac

(Sam hésite)

LUCIE :
Sam donne-lui ce sac

SAM *(allant chercher le sac et le jetant à terre) :*
Merde
Réfléchis Laura
Ça ne se nettoie pas comme des fringues ça

LAURA :
C'est Alexis
On était dans la même classe en primaire
On a grandi quasiment ensemble
Il est intelligent Il travaille énormément
C'est de nous tous celui qui a le plus de chances de s'en
sortir
Et moi je détruirais tout ça pour une soirée qui a glissé ?

SAM :
Ce n'est pas ce que tu nous as dit cette nuit

LAURA :
Et puis après
Il y a le pardon
Je suis assez forte pour ça

LUCIE :
C'est des conneries Laura
Le pardon Tout ça
Sam a raison
On ne peut pas vivre avec ça comme ça

LAURA :
Je suis forte

LUCIE :
Tu es notre bébé

LAURA :

Plus maintenant

SAM :

Il faut que j'aille prendre l'air

(Sam sort)

LUCIE :

Tu dois réfléchir encore

LAURA :

J'ai réfléchi toute la nuit

J'ai bien réfléchi à tout

Je ne veux pas aller à la police

et tout le reste ensuite

Je veux juste qu'on cesse d'en parler

et que tout redevienne comme avant

Je suis assez forte pour ça

LUCIE :

Je sais que tu es forte

Tu es la plus forte de nous trois

Mais pour ça tu n'es pas assez forte

LAURA :

Maintenant je ne veux plus qu'on en parle

LUCIE :

Je ne t'en parlerai plus

LAURA :

Merci

(Elle sort. Noir)

VALENTIN *(seul / micro) :*

J'ai commencé par envoyer des cailloux sur sa fenêtre, de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'une vitre se casse. Et puis j'ai continué, jusqu'à ce que toutes les vitres de sa chambre soient cassées. Ça m'a soulagé un peu. Son père a fini par sortir. Il est gentil son père. Je l'aime bien. C'est un doux. Il ne chasse pas, il ne traîne pas au café, il ne boit pas. Une sorte d'exception dans le coin. Quand il m'a reconnu il a eu l'air étonné. Je lui ai demandé Il n'est pas là Alexis. Il m'a dit que si il devait y être. Et

puis la mère est sortie. Elle je ne l'aime pas. Une grosse commère qui vend du jambon. Je l'ai bousculée et me suis faufilé dans la maison jusque dans la chambre d'Alexis. Ils m'ont suivi, l'air ahuri, tous les deux dans leurs pyjamas. Mais Alexis n'était pas dans sa chambre. J'ai renversé tout ce qu'il y avait sur son bureau. Je ne suis pas un violent. Mais ça m'a fait du bien. Et puis je suis reparti. Ils étaient si surpris qu'ils n'ont même pas cherché à me retenir.

J'ai su bien après qu'Alexis avait pris son scooter, le petit 50 qui datait de notre adolescence, quand on faisait des tours et des tours de la grande aire jusqu'à ce que les vieux du club de boules se mettent à nous crier dessus. Il était parti pour Lyon où il avait cours le lendemain. Comme il ne pouvait pas prendre l'autoroute avec son 50 cm³, il avait emprunté les petites routes. Ça avait dû lui prendre des heures. Je l'imagine en pleine nuit, sur son trop petit scooter, à fond les gaz sur les départementales. Il avait décidé de se terrer dans sa chambre du Crous. Le temps que ça se tasse. Il pensait que ça allait se tasser. C'est là qu'on l'a retrouvé. Dans sa chambre du Crous.

Je ne suis pas un violent. On est plutôt des calmes dans la famille. Des taiseux. Avec Marie on a ça en commun. Quand j'ai appris qu'elle était partie, Marie, ça m'a à peine surpris. Elle s'est réveillée un jour. Comme un volcan sous la mer. Et ça a provoqué un raz-de-marée.

Il devait y avoir quelque chose dans l'air ce printemps-là. Un truc qui couvait depuis longtemps et qui a explosé ce printemps-là.

Je ne suis pas un violent. La terre ça calme. Vivre au rythme des saisons, des bêtes, ça calme. On peut toujours s'agiter dans tous les sens, on est bien obligés de laisser faire. Et d'attendre en écoutant pousser les arbres. Mais à force moi j'avais trop attendu. Par peur sans doute. Par orgueil aussi.

Je ne suis pas un violent. Mais quand tout a été fini j'ai remercié le ciel qu'il soit monté sur son petit scooter pour filer sur les départementales.

En sortant de chez lui je suis repassé par la ferme pour prendre le fusil de chasse de mon père. Il le tenait au rez-de-chaussée sous l'escalier. On ne sait jamais qu'il disait. J'ai tourné plusieurs heures dans les environs pour tenter de le retrouver. En fin de journée, à force de marcher la colère était un peu retombée. Je me sentais juste très fatigué. Je suis rentré chez moi. Laura n'était plus là. Ni ses soeurs. J'ai ouvert le fusil, ôté les cartouches, et au grenier, je l'ai enfoui tout au fond d'une malle. On ne sait jamais. Et puis je suis ressorti. Pour la retrouver.

7. *Nuit*

L'église. Laura est assise. Mélody entre.

MEL :

Ta soeur m'a dit que je te trouverais là

LAURA :

Je n'ai pas trop envie de parler

MEL :

Ce n'est pas grave

Je vais parler moi

LAURA :

J'ai besoin de rester seule

MEL :

Tu étais petite mais on a dû te raconter

On est venu me chercher un jour

pour me placer en foyer

Toutes ces filles entre elles

Des petits animaux nourris à la haine

Ensuite

il y a eu les familles d'accueil

Ma première famille d'accueil

c'était un couple très gentil

Ils avaient un fils plus âgé que moi

Lui aussi était très gentil

LAURA :

Je n'ai pas envie d'entendre ça maintenant

MEL :

On était devenus très proches
Et puis l'été est venu et on est partis au bord de la mer
Et j'étais presque heureuse cet été-là
Un soir qu'on se promenait sur la plage tous les deux
il m'a embrassée
Mon coeur battait si fort que je pouvais l'entendre
J'ai tenté de me débattre mais je n'avais plus de force
Une poupée de chiffon

LAURA :

Je n'ai pas envie d'entendre ça

MEL :

Ça s'appelle le mécanisme de sidération
Le cerveau se déconnecte pour éviter la souffrance
Parce qu'il n'a pas les codes
les clefs
pour analyser ce qui arrive
C'est comme un bug
Le cerveau qui disjoncte
Ça génère une paralysie
Tu ne peux plus crier
Ni parler
Ni te défendre

(Silence)

Il n'y a pas d'issue possible ou acceptable
Porter plainte
c'est un enfer et ça dure des années
Enfouir ça en soi
c'est pire encore je crois

(Silence)

LAURA :

C'est Lucie qui t'a demandé de venir me raconter ça ?

MEL :

Non
Elle n'est pas au courant
(Valentin entre dans l'église)

Salut Laura

(Mél sort de l'église)

VALENTIN :

C'est qui ?

LAURA :

Mélody

On a vieilli

tous

(Silence)

VALENTIN :

C'est comme si je ne savais plus mettre les mots les uns
avec les autres

LAURA :

Tu n'as jamais été très à l'aise avec ça de toute façon

VALENTIN :

J'ai été tellement bête

LAURA :

Non C'est moi

Mais j'ai été bien punie

VALENTIN :

Ce n'est pas une punition

LAURA :

Je me croyais tellement supérieure

VALENTIN :

Tu es intelligente

LAURA :

J'étais orgueilleuse et bête

J'ai été flattée qu'il m'embrasse

VALENTIN :

Ce qu'il a fait

Cela écrase tout le reste

LAURA :

Et toi tu étais là

tout le temps

Et j'aimais que tu sois là pour moi

Mais ce n'est pas toi que je voulais

VALENTIN :

Je ne te demandais rien

LAURA :

Et maintenant je te vois là devant moi

Et j'ai tellement vieilli

Et c'est comme si mes yeux s'étaient ouverts

VALENTIN :

Laura

LAURA :

Tu es si entier

Si pur

VALENTIN :

Non Je ne le suis pas

Je ne te raconterai pas tout ce que j'ai fait ou pensé

Ça me regarde

Je ne suis pas joli

Mais nous sommes des gens de bonne volonté

Et si tu voulais bien de moi j'en serais heureux

LAURA :

Comment je le pourrais maintenant ?

(Silence)

VALENTIN :

Tu as tout le temps d'y penser

Et de refuser si tu veux

Mais moi je te l'ai dit et maintenant tu sais

Et tout est clair entre nous

LAURA :

Oui

VALENTIN :

Tu ne veux pas sortir ?

Il fait froid dans cette église

LAURA :

Oui

(Ils s'éloignent vers la sortie. Elle lui prend la main)

VALENTIN (*au micro / au public*) :

On s'est promenés longtemps ainsi. On marchait en silence. Tout était calme. Parfois le corps de Laura était parcouru d'un tremblement. Alors on se serrait l'un contre l'autre jusqu'à ce que ça passe. Et puis on reprenait notre marche. En fin de soirée on a revu Mélody. Elle était assise sur le muret du canal. Clarisse l'avait rejointe.

(Mélody apparaît assise sur le muret du canal. Devant elle Clarisse)

Elle avait reparlé encore de son départ prochain pour Lyon, de son entrée en septembre à l'Atelier lyrique. Et comme Mèl lui demandait des nouvelles de sa famille elle lui avait appris le suicide de sa mère. Et puis elle s'était plainte du froid, de ce printemps qui n'arrivait pas, de sa gorge qui s'enrouait. Et puis elle avait dit :

CLARISSE :

C'est bien de pouvoir se parler toutes les deux
Ta mère ne t'a jamais rien dit ?

MEL :

Sur quoi ?

CLARISSE :

Sur ma mère
Sur mon père
Sur nous

MEL :

Non

CLARISSE :

C'était peut-être mieux ainsi
Tu te souviens de mon père ?

VALENTIN (*au micro / au public*) :

Mèl avait répondu que oui vaguement, qu'elle se souvenait qu'il venait chaque semaine chez elles, qu'il apportait des petits cadeaux à sa mère, et à elle des bonbons, des jouets. Parfois même un vêtement. Elle avait dit qu'elle s'en souvenait comme d'un homme très gentil.

MEL :

Mais c'est si loin tout ça

VALENTIN (*au micro / au public*) :

Clarisse lui avait alors appris que c'était lui qui avait lancé la pétition pour demander l'internement de sa mère. Mèl s'était étonnée.

CLARISSE :

Ta mère ça ne lui suffisait plus de le voir une fois par semaine

Elle devenait incontrôlable

Elle appelait chez nous constamment

Une nuit

elle est venue jusque dans notre jardin

et elle s'est mise à hurler sous nos fenêtres

Mon père était absent

Ma mère est descendue et a essayé de la calmer

Mais ta mère quand elle était comme ça rien ne pouvait la calmer

Elle hurlait des trucs que ma mère ne comprenait pas

Et puis peu à peu elle s'est mise à comprendre

Ta mère hurlait et ma mère pleurait

Ça a duré toute la nuit

Au petit matin mon père est rentré

Il a eu du mal à la maîtriser tant elle était agitée

Et le lendemain il a fait demander son internement

A partir de cette nuit-là ma mère s'est refermée sur elle-même

Elle errait toutes les journées les yeux dans le vague

Et les nuits elle ne dormait plus

Comme un ressort qui aurait été cassé à l'intérieur

Et puis un soir

elle a mis sa belle robe de soirée

celle tout en voiles de soie

sa robe de reine comme on disait avec mon frère

Elle est sortie de la maison sans faire de bruit

Elle est montée sur le pont de chemin de fer

Elle a grimpé tout en haut de la rambarde

Et quand le train de nuit est passé elle s'est jetée dessous

VALENTIN (*au micro / au public*) :

Elle avait dit à Mélody qu'il valait mieux qu'elles ne reviennent pas s'installer ici, que pour tous ceux d'ici qui savaient, il était évident que la mère de Mélody était responsable de la mort de la mère de Clarisse, toute démente qu'elle eut été à l'époque. Que cela ne ferait que remuer de vieux souvenirs terribles. Elle lui avait ensuite conseillé d'aller trouver le maire.

CLARISSE :

Ou son abruti de fils
Tristan Tu le connais
Il était avec nous en primaire

MEL :

Oui

CLARISSE :

Son père a le bras long
Il pourra vous trouver un endroit bien
Il vous doit bien ça à ta mère et à toi
Un endroit où vous serez mieux qu'ici

VALENTIN (*au micro / au public*) :

Et puis en partant elle avait dit :

CLARISSE :

Ce n'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de parler avec ma soeur

VALENTIN (*au micro / au public*) :

C'est ainsi que Mélody avait appris qui était son père. Et qu'elle avait un frère et une soeur. Et que Romain et Clarisse avaient perdu leur mère par la faute de la sienne. Elle avait décidé alors de suivre l'avis de Clarisse. Et de repartir le plus tôt possible.

(Mél se lève et se dirige vers chez Tristan)

SAM (*au micro / au public*) :

La nuit était déjà bien avancée quand elle sonna chez Tristan. Il s'attendait à ce qu'elle vienne lui demander des comptes. Pour ce qu'avait fait son père. Quand elle lui eut rapporté le récit de Clarisse, il se sentit comme

débarrassé d'un poids très ancien. Et pour la première fois depuis longtemps il eut envie d'aller voir son père.

TRISTAN (*au micro / au public*) :

On a parlé longuement lui et moi, comme rarement on l'avait fait. Du passé. De mon enfance. D'avant le départ de ma mère.

MEL (*au micro / au public*) :

Je l'avais attendu chez lui. Quand il est revenu le jour se levait.

TRISTAN :

Mon père pense à un endroit très bien
Le directeur est un de ses amis
Ils cherchent du personnel
Tu seras près d'elle dans la journée
Et tu seras logée sur place
Ce sera en attendant

MEL (*au micro / au public*) :

Je n'ai pas demandé en attendant quoi. Je suis allée prévenir Lucie. Et puis je suis retournée pour la dernière fois dans la maison de ma mère, rassembler mes affaires. J'avais hâte de partir d'ici. Tristan avait proposé de m'emmener le lendemain, dès qu'on aurait la confirmation de son père.

8. Soirée

Sur la terrasse du café. Sam boit une bière à une table avec Julien.

MEL :

Salut

JULIEN :

Tu veux boire quelque chose ?

MEL :

Un demi

SAM :

Tu t'en vas ?

MEL :

Oui

LUCIE (*au micro / au public*) :

Mél leur apprend où et pourquoi elle partait. Et tout ce que lui avait raconté Clarisse. Ils étaient stupéfaits.

(*Tristan arrive*)

TRISTAN :

Prête ?

MEL :

Lucie m'a demandé de l'attendre
Elle doit m'apporter quelque chose

JULIEN (*au micro / au public*) :

Tristan commanda un perroquet pour patienter. Mél répondait tant bien que mal aux questions de Sam. Moi je ne m'en mêlais pas trop. Ça me met toujours mal à l'aise ce genre d'histoires. Et puis Romain et Vincent arrivèrent.

SAM :

Vous êtes redescendus ?

ROMAIN :

On commençait à avoir faim
Tout le monde semblait nous avoir oubliés là-haut

JULIEN (*au micro / au public*) :

Au début c'était tendu.

TRISTAN (*à Vincent*) :

Vincent

VINCENT (*à Romain*) :

Dis-lui que je suis redescendu mais pas au point de lui parler

TRISTAN :

J'ai déposé Marie à Lyon

VINCENT :

Faudrait vraiment qu'il évite de me parler

TRISTAN :

Ce serait peut-être bien que tu ailles la rejoindre
Que vous vous expliquiez

VINCENT :

Ecoute-moi petite merde
Je ne vais m'expliquer avec personne
Si Marie a choisi de partir c'est qu'elle avait ses raisons
Mais pour l'instant je n'ai aucune envie de les entendre
J'ai juste besoin de cuver tout ça
Or te voir aggrave ma gueule de bois

(A Romain)

Tu as vu
J'ai pris de la hauteur

(A Mélody qu'il découvre)

Oh Blanche-Neige

JULIEN *(au micro / au public) :*

On les mit au courant de tout ce qui était arrivé : Laura,
Alexis, et puis aussi de tout ce que Clarisse avait raconté
à Mél. Ils hallucinaient un peu. Forcément. Et puis Lucie
arriva.

LUCIE *(à Romain et Vincent) :*

Vous êtes redescendus ?

ROMAIN :

On avait faim

LUCIE *(à Mél) :*

J'avais peur que tu sois déjà partie
C'est pour toi

(Elle lui tend un carton à dessin)

Tu l'ouvriras quand tu seras seule
J'y ai passé la nuit Mais c'est fini

SAM :

C'est quoi ?

LUCIE :

Un truc pour me planquer

SAM :

Ça va

MEL :

Merci

LUCIE :

Tu vas me manquer

MEL :

Toi aussi

TRISTAN :

Bon

Vous vous dites au-revoir et on y va

Parce que le temps de signer toute leur paperasse là-bas

SAM (*au micro / au public*) :

Alors Lucie roula à Mèl une des plus belles pelles que j'ai jamais vue.

(Lucie s'approche et embrasse Mèl longuement sur la bouche)

Fallait voir la tête des mecs

JULIEN :

Pas que des mecs

Tu aurais vu la tienne

SAM (*au micro / au public*) :

Forcément

Ma jumelle

Ça me faisait quelque chose

LUCIE :

Et voilà

Comme ça chacun dans sa petite case

SAM (*au micro / au public*) :

Il y a eu un silence. Et puis tout le monde s'est récréé à la fois, que non, que c'était super, que l'important c'était qu'elle se sente bien dans sa peau, qu'on était contents pour elle. Toutes les conneries d'usage quoi.

VINCENT :

On fait ce qu'on peut
T'es marrante

JULIEN :

Mais c'est sincère

LUCIE (au micro / au public) :

Mél ne disait rien elle

MEL :

J'étais trop secouée je crois
En douze heures j'avais trouvé un père
et avec lui un frère une soeur
Et puis une fille qui m'embrassait à pleine bouche
Une fille qui me plaisait drôlement
Et que j'allais quitter
Ça faisait beaucoup

LUCIE (au micro / au public) :

Romain était ému aussi. Il ne cessait de jeter des coups
d'oeil à sa soeur. A Mél je veux dire.

MEL :

Qu'est-ce que tu as grandi

ROMAIN :

Je construis un bateau
Dans le champ derrière la maison
Tu veux venir le voir ?

MEL :

Ça me ferait plaisir

TRISTAN :

Il faudrait vraiment qu'on décolle d'ici
Le secrétariat de l'hôpital va finir par fermer avant qu'on
arrive

MEL :

Je voudrais juste jeter un coup d'oeil au bateau de
Romain
Avant de partir
Ce n'est pas tous les jours qu'on a un frère tout neuf
Et que ce frère construit un bateau dans un champ

LUCIE (*au micro / au public*) :

Tristan avait fini par accepter. Il bougonnait mais je crois qu'il était content au fond de faire un peu partie de la bande. Moi aussi j'étais contente qu'elle reste quelques instants de plus. On est tous partis en direction du bateau. Même Julien qui a laissé son café comme ça en début de soirée. Romain et Mél marchaient devant. Ils avaient l'air très émus de se retrouver. Romain raconta à Mél que lors de cette fameuse nuit où la mère de Mél était venue chez eux, elle n'avait fait aucune crise, qu'au contraire les deux femmes s'étaient parlé très calmement, que la mère de Clarisse et Romain se doutait de quelque chose depuis longtemps et qu'elle avait pris la décision cette nuit-là de quitter leur père et de partir avec eux. Lui et Clarisse avaient tout entendu et ça avait été terrible pour Clarisse qui adorait son père. Elle avait dit à Romain qu'elle ne pouvait pas laisser détruire leur famille comme ça. Elle avait attendu le retour de leur père et elle lui avait tout raconté. Il était ivre comme souvent et était entré dans une de ces colères noires qui les terrorisaient. Il avait hurlé après leur mère, l'avait frappée et enfermée. Et le lendemain il avait lancé cette pétition pour demander l'internement de la mère de Mél. Et leur mère s'était jetée du pont quelques semaines après.

MEL :

Ça va lui faire du bien de partir
à Clarisse

ROMAIN :

Où ça ?

MEL :

Dans son école à Lyon

JULIEN :

L'Atelier Lyrique

ROMAIN :

Elle ne va nulle part

SAM :

Mais ses cours de chant
Ses auditions

ROMAIN :

Elle n'a jamais pris de cours de chant
Quand elle n'est pas à l'usine
elle s'enferme dans sa chambre
Et elle écoute des heures durant de vieux disques d'opéra
C'est ma mère qui voulait être chanteuse
Elle en parlait souvent

LUCIE *(au micro / au public) :*

On avait fini par arriver pas très loin du chantier. Et là
on a vu Valentin accourir vers nous.

VALENTIN :

Viens vite Romain
Ta soeur est montée tout en haut du bateau
On a peur qu'elle tombe

(Romain se précipite. Tout le monde à sa suite. Tout en haut du bateau, Clarisse dans une escalade lente et périlleuse. Elle porte une robe longue en voiles de soie)

CLARISSE :

Si tu voyais comme c'est beau le monde d'ici

LAURA :

Clarisse
Redescends
C'est dangereux

CLARISSE :

Je vois la plaine à perte de vue
C'est magnifique
Vous êtes tous là
Montez
Ici on est les rois

ROMAIN :

Clarisse
Tu es trop haut

CLARISSE :

Il lui manque des voiles à ton bateau Romain
Je vais lui en donner
De grandes ailes de soie pour qu'on s'envole

SAM :

Clarisse
Fais attention
Tu risques de glisser

CLARISSE :

Est-ce que vous savez ce que je leur ai chanté à
l'audition ?

JULIEN :

Non
Qu'est-ce que c'était ?

CLARISSE :

Le grand air de Samson et Dalila
Quel culot Ils ont dit dans un premier temps
Quel culot elle a eu de choisir cela
Et puis ils m'ont applaudi
Tout le jury debout
Ils m'ont applaudi

ROMAIN :

Fais attention
Tu vas te prendre les pieds dans ta robe

CLARISSE :

Mon costume
Silence
Je chante

*(Elle commence à chanter doucement "Printemps qui
s'éveille", de Samson et Dalila de St-Saëns. Elle
s'interrompt souvent pour faire des remarques)*

Vous avez des petites mines
C'est le temps d'ici
Il fait trop gris

VINCENT :

Elle est trop haut Elle va tomber

ROMAIN :

Clarisse

Tu devrais descendre tout doucement maintenant

CLARISSE :

Tu as vu Romain

Ton bateau

Il vole

Tu avais raison

Et moi dessus avec

LAURA *(au micro / au public) :*

Ensuite il a fait nuit

Longtemps

Et puis le printemps est arrivé.

ROMAIN :

Clarisse

CLARISSE :

Je t'aime petit frère

(Elle vacille. Le chant est interrompu par le bruit assourdissant d'un train. Noir)

LANSMAN ÉDITEUR

EMILE&CIE asbl

63-65, rue Royale B-7141 Carnières-Morlanwelz (Belgique)
Téléphone (32-64) 23 78 40 - Fax/Télécopie (32-64) 23 78 49
Courriel : info.lansman@gmail.com - www.lansman.org

LANSMAN ÉDITEUR / EMILE&CIE asbl
bénéficie du soutien
de la Communauté Française de Belgique
(Direction du Livre et des Lettres)

Printemps

est le 976^e ouvrage
publié chez Lansman Editeur
et le 231^e
de la collection "THÉÂTRE À VIF"

Composé par EMILE&CIE
Imprimé en Belgique par PR-Print s.a.
<http://www.prprint.com/>
Dépôt légal : février 2014

Je suis libre. Je peux faire ce que je veux. Je peux prendre mes affaires et foutre le camp loin d'ici. Aller visiter d'autres pays. Courir le monde. Pas besoin de beaucoup d'argent. Pas besoin d'argent du tout. Tu fais du stop. Tu traces la route. Tu t'arrêtes quelque temps pour bosser et puis tu repars un peu plus loin. Tu rencontres des tas de gens passionnants ou non. Dans le lot il doit bien y avoir des gens passionnants. Tu avances. Tu mûrises. Tu deviens sage. Et puis un jour tu reviens, pleine de sagesse et tu es devenue quelqu'un d'autre. Et tu ne racontes pas grand-chose parce que ce serait impossible de raconter tout ce que tu as traversé. Tu te contentes de sourire un peu quand certains balancent des conneries. Tu ne t'énerves plus. Non. Tu es au-delà de ça. Tu es pleine de sagesse. Ou alors mieux. Tu pars et tu ne reviens plus jamais. Tu pars pour toujours. Et on dit Sam, vous savez, celle qui est partie et n'est jamais revenue. Et un jour une fille débarque dans le bled. C'est une très jeune et très belle métisse et tout le monde la regarde bizarrement du coin de l'oeil et on se demande qui elle est. Et elle, fière, sans regarder personne, traverse tout le bled tête haute et va sonner chez mes parents, très très vieux, et elle dit Salut je suis la fille de Sam, votre petite-fille. Et mes parents fondent en larmes et la serrent dans leurs bras. Ils appellent mes soeurs. Et mes soeurs pleurent aussi. Et elle leur raconte que sa mère, moi donc, est devenue moine au Tibet, seule femme parmi les moines, à cause de son immense sagesse. Et tout le monde pleure et se réjouit en même temps. Et c'est cool.

C'est ça la liberté. Tu peux faire ce que tu veux de ta vie. Tu peux choisir de faire ce que tu veux.

ISBN 978-2-87282-975-0



9 782872 829750

La pièce *Printemps* met en scène un groupe de jeunes gens dans une petite ville du centre de la France.

Ce printemps-là marque pour eux le basculement de l'adolescence à l'âge adulte, cet instant où les vies prennent des tournants décisifs, s'orientant parfois dans des chemins imprévus, des culs-de-sac, où les rêves viennent s'achopper à la réalité...

A travers ce portrait de groupe, Carole Thibaut poursuit son cycle des Communautés Territoires débuté avec *L'enfant (drame rural)*.

*

Directrice de compagnie, autrice, metteuse en scène et comédienne, Carole Thibaut est une des voix les plus engagées du théâtre contemporain français. Le texte *Printemps* a été écrit pour les élèves comédiens/ne/s de l'Ensatt à Lyon qui ont créé la pièce en février 2014.

ENSATT

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES ARTS ET TECHNIQUES DU THÉÂTRE

Illustration de couverture :
photo Adrien Dupuis-Hepner
visuel Fanny Julien Levantidis

€ 12,00